

Bibliographie

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **9 (1959)**

Heft 3

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

HELMER RINGGREN, AKE V. STROEM : *Die Religionen der Völker, Grundriss der allgemeinen Religionsgeschichte*. Edition allemande de I. Ringgren et C. M. Schröder. Stuttgart, A. Kröner Verlag, 1959, IX + 538 p. Kröners Taschenausgabe, 291.

Les éditions Kröner nous présentent la traduction allemande de l'œuvre de deux professeurs d'Uppsala, publiée en suédois en 1957. La version allemande, préparée en collaboration avec les auteurs, contient un chapitre sur la religion d'Israël et le judaïsme qui ne figurait pas dans le suédois. On peut à ce sujet se demander pourquoi, s'il paraît indiqué de donner un portrait de la foi d'Israël vue sous l'angle de l'histoire des religions, on s'abstient de faire subir le même traitement au christianisme. Il y aurait là nous semble-t-il un excellent moyen d'édifier le lecteur chrétien sur la métamorphose que subit l'image d'une religion en passant de l'état d'expérience vécue à celui de schéma objectif. Car, et c'est inévitablement le cas lorsqu'on veut donner en un volume une esquisse de l'ensemble des religions, il est évident que chaque système présenté serait méconnaissable aux yeux de ses adeptes pour lesquels il n'est que le lieu d'une rencontre avec l'indescriptible. Les hymnes et prières citées ici et là frappent par le contraste de leur réalité spirituelle avec l'abstraction de l'analyse des croyances. — Ceci dit, on admire les auteurs d'être parvenus à nous donner une telle masse de renseignements, clairement ordonnés, complétés d'une bibliographie classée par chapitres et d'un copieux index, et l'on félicite l'éditeur de présenter cette petite somme de façon claire et lisible dans le format d'un livre de poche.

PIERRE GANDER.

MARIE DELCOURT : *Hermaphrodite. Mythes et rites de la Bisexualité dans l'Antiquité classique*. Paris, Presses Universitaires de France, 1958, 136 p. Collection « Mythes et Religions ».

Le nom d'Hermaphrodite fait penser aussitôt à une figure équivoque, celle d'un adolescent efféminé, dont la représentation a tenté parfois les sculpteurs. Marie Delcourt y voit, elle, « un exemple privilégié de mythe pur » où s'expriment non pas quelque rêverie érotique mais certaines aspirations essentielles de l'homme. Il ne s'agit pas en effet d'un être à la nature indécise, ni homme ni femme, mais au contraire d'un symbole qui unit de façon positive les pouvoirs de la virilité et ceux de la féminité. Il est donc vain de se demander si les anciens ont tiré cette représentation de l'observation pathologique. « La figure est née dans l'esprit, avec ses racines au plus profond de l'inconscient. » — A l'appui de sa thèse, Marie Delcourt allègue une masse de faits : rites archaïques de passage, rites nuptiaux avec travestissement intersexuel, divinités bissexuées en Grèce et en Orient, vieilles légendes (Tirésias, le Phénix), symboles androgynes chez les Orphiques, Platon, les gnostiques et les alchimistes. La documentation est vaste et intéressante, mais son interprétation est délicate et reste sujette à caution.

JACQUES SULLIGER.

L. CERFAUX et J. TONDRIAU : *Un concurrent du christianisme. Le culte des souverains dans la civilisation romaine*. Paris et Tournai, Desclée, 1957, 535 p. Bibliothèque de théologie, série III, vol. 5.

Cette forte étude s'ouvre sur 73 p. de bibliographie et se termine sur 80 p. de tables et d'index divers, utiles répertoires qui constituent peut-être son apport le plus précieux. — Les auteurs, maîtres en une matière délicate entre toutes, sont bien conscients de la difficulté du sujet : « Nous ne saurons probablement jamais exactement dans quelle mesure les sujets grecs, macédoniens ou orientaux ont cru vraiment à la divinité de leur roi... » (p. 77). On pourrait ajouter : saura-t-on jamais ce que le mot « divinité » signifiait dans ces divers contextes historiques examinés ? Après un chapitre très succinct sur l'Orient (p. 81 à 99), le thème de la royauté et le processus de l'« héroïsation » sont analysés en Grèce classique, pendant l'ère macédonienne, à la période hellénistique puis dans le monde romain. L'enquête prend fin avec un bref chapitre de « comparaison avec le judaïsme et le christianisme » (p. 441 s.). En Grèce, avant Alexandre, « la divinisation d'un mortel vivant est chose rare » (p. 116). Autre point important : si les souverains hellénistiques jouent le rôle des dieux, ils le font souvent avec un certain humour et « ne sont pas pour cela de nature pleinement divine » (p. 267). Enfin, à la base du « malentendu » entre l'Empire et le christianisme, il y eut peut-être une réaction instinctive des populations contre les communautés chrétiennes considérées comme des corps étrangers, plutôt qu'une défense officielle et précise de la personne divinisée de l'empereur : « ce qu'on défendait contre les chrétiens, c'était tout l'édifice de l'ancienne civilisation et non l'empereur lui-même » (p. 393). — Mais alors se pose cette question : en donnant l'impression d'être « une religion centrée sur l'au-delà » (p. 387) et de se désintéresser du monde présent, le christianisme n'était-il pas, déjà, infidèle à son génie propre ? Les auteurs de cette étude semblent partager cette conception d'un christianisme étranger à ce monde. L'interprétation qu'ils donnent de certaines paroles de Jésus (« Rendez à César... Mon royaume n'est pas de ce monde... ») va dans ce sens. Mais est-elle fondée en exégèse ? Nous en doutons. De même pour la thèse selon laquelle l'apôtre Paul « distingue autant que possible la sphère religieuse de la sphère politique » et fait du Christ le Kurios des seuls morts ressuscités « abandonnant aux autorités déléguées par Dieu l'ordre purement temporel » (p. 390). — On voit que cette savante étude, bien loin de se limiter à quelques analyses minutieuses du passé, pose de grosses questions à la pensée théologique actuelle. C'est pourquoi il est bon qu'elle figure dans une bibliothèque de théologie.

PIERRE BONNARD.

JEAN RUDHARDT : *Notions fondamentales de la pensée religieuse et actes constitutifs du culte dans la Grèce classique. Etude préliminaire pour aider à la compréhension de la piété athénienne au IV^e siècle*. Genève, E. Droz, 1958, 344 p.

Ce titre, très précis, définit clairement le propos de l'auteur. Il ne s'agit pas d'un tableau synthétique de la religion athénienne, mais d'une recherche préliminaire qui passe en revue et réunit les divers éléments de la piété au IV^e siècle. Comme source principale, l'auteur se sert des orateurs attiques, qui, dans leurs plaidoiries, nous offrent des données positives sur la vie religieuse des Grecs. Pour éclairer le contexte politique et social, il cherche les compléments nécessaires chez Thucydide, Xénophon et dans les documents épigraphiques, tandis qu'une analyse lexicologique fondée sur les poètes, les scholiastes et les lexico-

graphes lui permet de préciser le vocabulaire religieux à l'aide duquel les anciens nous ont transmis leurs rites et leurs croyances. — C'est là un labeur considérable, dont il faut savoir gré à M. Rudhardt. Son livre, étayé sur plusieurs milliers de références, témoigne d'une grande modestie et d'une grande probité intellectuelles. Il est très soigné dans sa présentation typographique comme dans son écriture. Malgré ces qualités, il faut avouer que le lecteur est un peu déçu, qu'il reste sur sa faim. Cela tient sans doute, comme le titre l'indique, à la démarche même d'une recherche qui se veut préliminaire et qui vise seulement à réunir les matériaux indispensables à une synthèse ultérieure. Mais cela semble découler aussi d'un parti pris méthodologique. Dans un avant-propos, l'auteur définit sa méthode comme une méthode interne qui « recherche la signification d'une religion historique dans la vie de ceux qui l'ont pratiquée et non dans les usages de leurs ancêtres ou dans ceux des peuples primitifs, ni dans aucune philosophie moderne ». Elle vise à rendre intelligibles les faits religieux « en situant ces faits dans la conduite quotidienne et dans la vie affective des croyants, pour les mettre en rapport et les associer comme ils l'étaient dans leur conscience ». C'est ce souci d'éviter toute explication à priori qui a dicté à M. Rudhardt le choix de son sujet, le IV^e siècle étant une période sur laquelle les orateurs nous fournissent des documents abondants « dont l'interprétation ne laisse pas trop de marge à la fantaisie de l'historien ». Mais les mêmes scrupules le condamnent, quoi qu'il en dise, à rester au niveau d'une description pure et simple des faits religieux. Significative à cet égard est la note de la page 5 où il récuse les recherches phénoménologiques, « qui visent, par la description des comportements religieux connus dans le monde, à mettre en évidence des structures permanentes et à faire apparaître, à travers ces structures, un sens... Sceptique ici quant à la valeur de la généralisation, nous croyons que seul le singulier porte vraiment en lui une signification. » Ce refus de toute vue systématique plonge dans l'embarras le lecteur, qui doit débrouiller seul un tissu complexe de faits « singuliers ». Privé de lignes directrices, de fil conducteur, il se lasse peu à peu de ces énumérations minutieuses, solidement fondées sur les témoignages antiques, mais qu'aucune hypothèse ne vient structurer ni éclairer. Finalement les conclusions de cette vaste enquête, qui tiennent en quelques pages, paraissent assez minces eu égard à l'immense effort déployé par l'auteur et par le lecteur attentif. — Il faut ajouter que le même excès de prudence a grossi exagérément le nombre des notes. Beaucoup de références sont inutiles, soit parce que les faits mentionnés sont trop connus (par exemple la présence sur l'Acropole d'une Athéna Parthénos), soit parce qu'on les trouve ailleurs en plus grand nombre et mieux groupées (dans le *Dictionnaire des Antiquités* de Daremberg et Saglio, par exemple), soit enfin parce qu'elles se répètent. Il y a en effet un grand nombre de redites tout au long de l'ouvrage, mais ce n'est pas ici le lieu d'en dresser la liste. Il est regrettable que l'auteur n'ait pas composé son ouvrage d'une manière plus vigoureuse, en mettant en relief les faits essentiels et les documents les plus significatifs. Quelques témoignages caractéristiques cités et discutés dans le corps de l'ouvrage seraient plus intéressants et plus utiles que toutes ces références empilées en pied de pages, qui obligent le lecteur à se reporter chaque fois au texte et à faire lui-même le tri. — Ces quelques remarques toutefois ne diminuent en rien le mérite du travail de M. Rudhardt, et l'on attend avec intérêt le second volume qu'il nous promet. On souhaite qu'il soit plus élaboré, mieux structuré. Que l'auteur se dispense de reprendre en détail ce qui fait partie du bien commun de la recherche philologique et qu'il insiste sur les apports nouveaux qu'il doit mettre en lumière.

JACQUES SULLIGER.

ALFRED MÉTRAUX : *Le vaudou haïtien*. Paris, Gallimard, 1958, 358 p. Collection « L'espèce humaine », 14.

M. Métraux présente son œuvre comme une mise au point qui, parce qu'elle réagit contre une certaine publicité de mauvais aloi dont le vaudou haïtien fait de plus en plus les frais, risque de décevoir le lecteur avide de sensations épicées. Certes, le ton adopté par l'auteur, parce qu'il est tout objectif, scientifique avec un brin d'humour soigneusement dissimulé, n'est pas fait pour exciter. Et pourtant cette étude émeut, à cause sans doute de la sympathie réelle de l'ethnographe pour les vaudouistes auprès desquels il a vécu. Parce que toute sympathie authentique est communicative, le lecteur se sent non seulement informé mais encore conduit par la main d'un guide sûr qui l'initie à sa manière à l'extraordinaire expérience vaudou. On sait que le vaudou est une religion synthétique, née en Haïti du mélange de divers cultes africains, dahoméens surtout, et d'éléments du rituel et de la piété populaire catholiques. Le résultat, bien que la synthèse ait été réalisée selon une logique interne aussi certaine qu'inconsciente, est d'autant plus étonnant que le vaudou est une religion moderne s'exprimant en français créole, se servant d'une foule d'objets qui sont pour nous aussi profanes que familiers. Seule la couleur noire des sectateurs du vaudou nous rassure en nous rappelant que ce n'est pas notre propre monde qui est tout à coup devenu à l'égard du divin d'une inquiétante perméabilité ! On éprouve le regret, en lisant ce livre, que la musique qui joue dans la vie vaudou un rôle si capital ne puisse pas être davantage présente dans la description. — Le dernier chapitre, consacré aux relations entre vaudou et Eglises chrétiennes, peut être, selon le point de vue adopté par le lecteur, la source de méditations profondes et éventuellement salutaires ou un régal d'irrésistible cocasserie. — Glossaire, notes, bibliographie, index et tables complètent utilement ce beau travail.

PIERRE GANDER.

ANDRÉ CHOURAQUI : *Histoire du judaïsme*. Paris, Presses Universitaires de France, 1957, 126 p. Collection « Que sais-je ? »

« L'histoire du judaïsme, dont la signification est entière pour l'Occident, demeure bien la plus ignorée des histoires humaines » (p. 9). Ce petit livre, destiné à « soulever le voile qui cache un visage et permettre une rencontre », parcourt en moins de 130 pages près de quatre mille ans d'histoire et nous initie au mystère d'Israël. L'auteur a su remarquablement évoquer la genèse de son peuple, la période biblique, l'interminable exil qui débute à l'époque romaine et s'achève vingt siècles plus tard, l'importance du contact avec l'Islam qui provoque un renouvellement du judaïsme, les horreurs de l'antisémitisme chrétien auxquelles les Juifs répondent par le mysticisme de la Cabbale et du Hassidisme ; enfin les problèmes posés par le Retour. — Cet ouvrage atteint son but, il nous invite à un « pèlerinage aux sources » qui s'avère toujours plus nécessaire.

ROBERT MARTIN-ACHARD.

ANDRÉ ROBERT, ANDRÉ FEILLET : *Introduction à la Bible*. Tome I : Introduction générale et Ancien Testament. Tournai, Desclée et C^{ie}, 880 p.

Ce gros volume, publié avec l'imprimatur du cardinal Feltin, préfacé par Mgr Weber, évêque de Strasbourg, écrit par quelques-uns des meilleurs biblistes catholiques de France, est destiné avant tout aux professeurs des grands séminaires et doit permettre aux futurs prêtres de connaître les résultats les plus

sûrs des études bibliques d'aujourd'hui. On sait que Rome a sévèrement critiqué cette tentative et interdit la traduction sans modification de cet ouvrage qui fait honneur pourtant au catholicisme de langue française. — Le tome I comprend deux parties ; la première aborde les problèmes généraux tels que l'inspiration, la doctrine du canon et de l'inerrance, les règles de la critique textuelle, littéraire, etc., l'interprétation catholique des livres saints. Ces pages écrites par A. Barucq, H. Cazelles, P. Grelot sont remarquables et donnent une idée claire des questions que l'étude de l'Écriture, renouvelée par l'encyclique « *Divino afflante Spiritu* », pose aux spécialistes des sciences bibliques au sein de l'Église romaine. — La seconde partie, consacrée à l'Ancien Testament, comporte une présentation succincte, mais judicieuse du cadre historique de la Bible. H. Cazelles aborde le difficile problème du Pentateuque et dégage la signification théologique de ses diverses traditions. Les professeurs Delorme et Gelin situent les livres prophétiques, P. Auvray parle avec compétence des psaumes ; Mgr Lusseau s'intéresse aux ouvrages sapientiaux et le professeur A. Lefèvre aux deutérocanoniques. Enfin P. Grelot résume avec talent l'histoire de la formation de l'Ancien Testament. — Cette « Introduction », qui bénéficie d'une excellente impression, est l'œuvre d'une équipe de chercheurs dont la compétence est égale au profond respect qu'ils vouent à l'Écriture ; elle mérite de retenir notre attention. — Le tome II consacré au Nouveau Testament vient de paraître et une seconde édition « revue et corrigée » du premier tome est sous presse.

ROBERT MARTIN-ACHARD.

ALFRED JEPSEN : *Die Quellen des Königsbuches*. Halle, M. Niemeyer Verlag, 1953, 115 pages.

Cette étude, achevée déjà en 1939 et qui n'a pu paraître à cause des circonstances que quatorze ans plus tard, n'a pas perdu son intérêt ; menée avec minutie, elle analyse d'abord le contenu des livres des Rois, et cherche à en déterminer les sources et les rédactions successives. Le professeur Jepsen reconnaît en effet, dans l'histoire des souverains de Juda et d'Israël, l'œuvre de divers écrivains de tendance sacerdotale, prophétique et lévitique. Il achève son ouvrage par quelques considérations sur la manière dont l'histoire est racontée dans les écrits bibliques qu'il a étudiés.

ROBERT MARTIN-ACHARD.

AUBREY R. JOHNSON : *Sacral Kingship in Ancient Israel*. Cardiff, University of Wales Press, 1955, 155 p.

Le professeur A. R. Johnson, dont les études précédentes ont retenu l'attention des spécialistes de l'Ancien Testament, s'est attaqué dans ce volume à l'un des problèmes les plus complexes de la recherche vétérotestamentaire, celui de la signification de la royauté en Israël et donc de l'origine du messianisme. — A la suite des travaux de H. Gunkel, de S. Mowinckel, de l'école d'Uppsala, l'auteur reprend et développe ses propres conclusions sur « The Rôle of the King in the Jerusalem Cultus » (*The Labyrinth*, 1935) et passe en revue les psaumes royaux et ceux qui chantent la souveraineté de Yahvé. Il insiste sur le rôle que le descendant de David joue dans la destinée du peuple élu. Il lui appartient en effet d'assurer l'existence de la nation, l'avenir de celle-ci est liée à sa justice. — Le Davidide est revêtu de l'Esprit de Yahvé, il est le fils du Dieu d'Israël ; pourtant il reste une créature et demeure un *primus inter pares* au milieu de ses sujets. Il tient cependant la place centrale à la fête des Taber-

nacles dont le rituel peut être reconstitué, selon A. R. Johnson, d'après les cantiques israélites notamment. Ceux-ci laissent entendre que l'Oint de Yahvé doit affronter au cours du drame liturgique, joué chaque année à Sion, et dont divers éléments sont d'origine cananéenne, les puissances de mort ; il en triomphe grâce à sa justice. Le professeur de Cardiff estime que l'espérance messianique est dérivée du culte jérusalémite qui explique et exprime l'importance décisive du roi de Juda à l'égard de son peuple. Son travail s'appuie sur une information sûre et une réflexion nuancée et est une contribution durable au problème du messianisme.

ROBERT MARTIN-ACHARD.

JEAN-PAUL BONNES : *David et les Psaumes*. Paris, Editions du Seuil, 1957, 191 p. Collection « Maîtres spirituels ».

Ce nouveau volume d'une collection bien connue, remarquablement illustré, présente un portrait coloré et original de David dont l'auteur estime qu'il est un sanguin, un génie, au sens kierkegaardien, un politicien à la manière de Talleyrand, doué d'un étrange pouvoir de fascination. Jean-Paul Bonnes fait une étude du caractère de David qui nous change de bien des descriptions conventionnelles, il analyse avec la même veine psychologique l'esprit des psaumes et achève son ouvrage par l'examen de quelques-unes des prières d'Israël.

ROBERT MARTIN-ACHARD.

WILHELM VISCHER : *Die Immanuel-Botschaft im Rahmen des königlichen Zionsfestes*. Zollikon-Zürich, Evangelischer Verlag, 1955. Theologische Studien, Heft 45.

L'oracle d'Emmanuel (Es. 7 : 14) est l'un des passages les plus discutés de l'A. T. Le prophète y utilise en effet un langage si elliptique que l'interprétation de ce texte restera toujours délicate. Pour contribuer à l'éclairer, le professeur Vischer le replace non seulement dans son contexte le plus large, puisqu'il l'examine dans l'ensemble des chapitres 6 : 1 à 9 : 6. Il étudie surtout d'une manière très serrée la terminologie utilisée par Esaïe, qui présente de nombreux points communs avec la terminologie royale davidique, notamment avec la promesse de Nathan (II Sam. 7), les dernières paroles de David (II Sam. 23) et les psaumes royaux. En soulignant, selon l'hypothèse de H. J. Kraus, la relation de tous ces textes avec la fête royale annuelle de Sion, l'auteur propose de voir dans l'Emmanuel un personnage royal mystérieux, contemporain d'Esaïe, donné comme gage de l'accomplissement final de la promesse faite à David. Une conclusion le présente à la lumière du N. T. comme le signe-témoin de Jésus, fils de David. — Parue également en français dans les *Études théologiques et religieuses* 29, 1954, p. 55-97, cette étude attire l'attention sur un aspect important des oracles d'Esaïe. La parenté terminologique relevée par M. Vischer, souvent frappante quoique parfois un peu lointaine, vient à l'appui de l'interprétation royale. Peut-être pourrait-on regretter que sur la base de ces rapprochements, l'auteur n'ait pas mieux mis en évidence l'originalité de la contribution d'Esaïe à la tradition davidique.

SAMUEL AMSLER.

JEAN STEINMANN : *Le livre de Job*. Paris, Les Editions du Cerf, 1955, 389 p. Lectio Divina, 16.

Il n'est pas trop tard pour signaler cette étude haute en couleur sur Job. Plutôt qu'un commentaire, c'est une large enquête situant le livre de Job dans l'ensemble de la littérature, depuis ses antécédents d'Égypte et de Babylone

jusqu'à ses commentateurs modernes, Kierkegaard, Claudel ou Gabriel Marcel, tant il est vrai que le thème de l'homme souffrant et révolté accompagne l'humanité dans sa destinée universelle. — Dans une première partie, l'auteur présente le contexte littéraire du livre de Job en citant *in extenso* certains textes égyptiens, assyro-babyloniens et grecs, et des extraits du Psautier et des prophètes bibliques qui permettent d'utiles comparaisons. Puis vient le texte du *drame original* dans une traduction nouvelle, vigoureuse et d'une richesse de vocabulaire qui rend bien celle de l'original, accompagnée d'un bref commentaire. Les notes textuelles sont réduites à leur plus simple expression, et à part quelques heureuses exceptions, l'exégèse cède le pas à une paraphrase qui se suffit à relever les idées principales, leur portée et leur enchaînement. Cette seconde partie s'achève par le texte des adjonctions ultérieures (discours d'Elihu, le mystère de la Sagesse du chap. 28, la satire sociale du chap. 24, la strophe de l'autruche en 39 : 13-18 et les gloses plus brèves), puis par des remarques sur les versions : celle de la Septante, très affaiblie, et celle de la Vulgate, si proche de l'hébreu, présentées toutes deux comme bénéficiaires de l'inspiration. Les problèmes critiques sont examinés en troisième partie. Pour l'auteur, l'édition primitive se serait achevée au chap. 31 — ce qui nous paraît douteux, car le poème tout comme le pari du prologue auraient été privés de leur point de chute. Deux revisions parallèles auraient ajouté, l'une les discours d'Elihu, l'autre ceux de Jahvé et l'épilogue, pour se trouver ensuite combinées. Suivent les portraits des protagonistes du drame, brossés avec beaucoup de verve, où les amis de Job, théologiens prisonniers de leur système, reçoivent quelques coups de griffe — ce qui n'est pas pour déplaire ! — et où Jahvé se présente comme *le plus grand poète du drame* (p. 285). Dans les formes de la plaidoirie juridique et de la complainte, le livre de Job a pour but d'exprimer le drame de l'homme pris entre sa foi et sa révolte. Une dernière partie caractérise enfin quelques types de commentateurs patristiques, médiévaux ou contemporains. — L'enquête est trop vaste pour être vraiment satisfaisante au point de vue exégétique et théologique. Mais l'auteur, déjà dans la traduction, a réussi à rendre la verve, le pathétique ou l'humour qui traversent le livre de Job. C'est déjà beaucoup. SAMUEL AMSLER.

GERHARD VON RAD : *Theologie des alten Testaments*, Band I : *Die Theologie der geschichtlichen Überlieferungen Israels*, 2^e édition. Munich, Chr. Kaiser Verlag, 1956, 472 p.

La parution de cet ouvrage, immédiatement épuisé, a été un événement dans l'histoire de la science vétérotestamentaire ; son auteur l'avait fait précéder de plusieurs études, en particulier sur le problème littéraire du Pentateuque et la théologie du Deutéronome, et divers articles qui viennent d'être heureusement réédités dans *Gesammelte Studien zum Alten Testament* (Chr. Kaiser Verlag, Munich, 1958), qui lui avaient acquis un renom hautement mérité parmi les théologiens de l'Ancien Testament. — La « Théologie » de G. von Rad comprendra un volume consacré aux traditions historiques d'Israël et un second qui concernera les traditions prophétiques du peuple élu. Le tome I se divise en deux parties : la première esquisse l'histoire de la foi en Yahvé et des institutions sacrales au sein d'Israël, la seconde traite de la théologie des traditions historiques, et parle successivement de la théologie de l'Hexateuque, avec notamment l'histoire des origines, l'Exode, la révélation du Sinaï, etc., de l'Oint en Israël, avec des paragraphes sur l'alliance avec David, les conceptions de

l'histoire de l'école deutéronomiste et du Chroniste, et enfin de l'attitude d'Israël vis-à-vis de Yahvé, telle qu'elle s'est exprimée en particulier dans les psaumes et la sagesse. — L'ensemble constitue un ouvrage d'une grande qualité, aux pages denses, qui inaugure une nouvelle manière de concevoir la théologie de l'Ancien Testament. G. von Rad estime en effet que le plan classique suivi par ses prédécesseurs qui exposent ce que l'Ancien Testament dit sur Dieu, sur l'homme et sur l'eschatologie, ne tient pas compte de la façon dont les textes vétérotestamentaires se sont, au cours des siècles, constitués, développés, enrichis pour former quelques vastes ensembles littéraires, comme l'Hexateuque ou les œuvres de l'historien deutéronomiste ou du Chroniste. Il n'existe pas une doctrine de l'Ancien Testament sur les *loci* de la théologie, mais un credo en devenir, sans cesse réinterprété à la lumière de l'histoire, une tradition constamment révisée, qui s'exprime dans divers documents qu'il nous faut examiner l'un après l'autre. — Une théologie de l'Ancien Testament interroge les témoins successifs de la foi du peuple élu, elle ferait violence à l'histoire d'Israël et de ses documents en leur demandant une réponse unique et définitive. — Dans le premier volume qu'il nous présente, G. von Rad excelle à mettre en pratique ses remarques de méthode. Cependant il est permis de poser certaines questions : Une telle présentation de la théologie de l'Ancien Testament dépend étroitement des résultats de la critique littéraire dont les conclusions sont sujettes à révision ; ainsi, la notion de l'hexateuque auquel se range l'auteur est loin d'être admise par tous les spécialistes, puisqu'on parle d'ordinaire de pentateuque ou même, comme M. Noth, de tétrateuque. L'exposé théologique sera donc modifié assez fondamentalement selon que l'on adopte l'une ou l'autre solution. Un autre problème surgit de la séparation radicale que l'auteur semble faire entre le témoignage de la tradition historique et celui des prophètes (p. 183 s.). Ne pense-t-on pas aujourd'hui que le prophétisme n'est pas aussi révolutionnaire qu'on l'a prétendu jadis, mais qu'il se réfère à une tradition qu'il respecte et sans laquelle il ne se comprend pas. La théologie des prophètes s'inscrit donc dans la ligne de la théologie traditionnelle, bien qu'elle sache la critiquer dans la mesure même où elle entend lui demeurer fidèle. Enfin, ne peut-on admettre qu'il n'existe pas seulement diverses théologies dans les écrits de l'Ancien Testament, mais une manière vétérotestamentaire de parler de Dieu, de son peuple et de la réalisation de son dessein ? Une théologie de l'Ancien Testament ne saurait-elle pas faire la synthèse des diverses affirmations théologiques que G. von Rad a su si bien relever dans son ouvrage ? — Ces questions soulignent le vif intérêt que le premier tome de la *Théologie des Alten Testaments* a soulevé ; nous attendons avec non moins de curiosité le volume suivant qui nous permettra de nous faire une opinion mieux fondée sur la méthode proposée par le professeur de Heidelberg.

ROBERT MARTIN-ACHARD.

CLAUS WESTERMANN : *Der Aufbau des Buches Hiob*. Tübingen, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), 1956, 115 p. Beiträge zur historischen Theologie, 23.

Une étude antérieure sur les structures du genre littéraire de la complainte dans le Psautier a conduit M. Westermann à une interprétation nouvelle du livre de Job : c'est la représentation dramatique d'une *complainte individuelle* dont les différents mouvements, plus largement développés qu'ailleurs, correspondent à ceux de la forme traditionnelle présente dans le Psautier et dans Jérémie. Le centre de gravité du livre n'est pas dans les diatribes des amis qui

n'aboutissent à rien qu'à exacerber la réaction de Job, mais dans les complaints pathétiques du juste qui, jugé à tort par ses amis, en appelle à Yahweh lui-même (chap. 3 et 29-31), et à qui Dieu finit par se révéler dans sa souveraine miséricorde (chap. 38-41). A un Job sapiential, l'auteur oppose donc un Job psalmique. — Pour en faire la démonstration, l'auteur examine avec soin les divers moments et les thèmes successifs du drame : contestation, plainte, vœu, louange, argumentation, protestation d'innocence, confiance, réponse de Dieu, confession de foi, qui sont autant d'éléments constitutifs de la complainte traditionnelle. Même le cadre narratif des chapitres 1-2 et 42, destiné à mettre le poème en situation, aurait son pendant dans les suscriptions « historiques » de certaines complaints. Par contre, les discours d'Élihu transforment la plainte du juste souffrant en un problème de théodicée, malentendu qui trahit justement leur caractère d'adjonction ultérieure. — Cet ouvrage est un bel exemple de la fertilité des méthodes de la *Formgeschichte*. Il rend au livre de Job sa vraie dimension de question existentielle, contre ceux qui y cherchent — en vain — la solution du problème de la souffrance. Les nombreux rapprochements entre Job et le Psautier contribuent, par contrecoup, à éclairer la question si controversée de l'identité et du rôle des *ennemis* dans les complaints individuelles. Sans rien enlever à la thèse de l'auteur sur les ascendants formels du livre de Job, on constatera pourtant dans cette œuvre une hypertrophie poétique et une certaine confusion entre la complainte, la louange et le discours sapiential qui sont les signes de l'assouplissement des formes littéraires traditionnelles dans la période tardive de la littérature vétérotestamentaire.

SAMUEL AMSLER.

MAX-ALAIN CHEVALLIER : *L'Esprit et le Messie dans le Bas-Judaïsme et le Nouveau Testament*. Paris, Presses Universitaires de France, 1958. Etudes d'histoire et de philosophie religieuses, 49.

Cette thèse de l'Université de Strasbourg se présente comme une contribution aux recherches actuelles de pneumatologie chrétienne. L'auteur a divisé son étude en quatre parties bien distinctes traitant de l'Esprit, successivement, dans la tradition messianique juive, dans la vie de Jésus de Nazareth, dans la doctrine du Christ ressuscité et, enfin, dans les Testaments des douze patriarches et les écrits de Qumrân. — Contrairement à ce qu'on pense souvent, il s'avère, à la lumière de ces analyses, que la tradition messianique juive était remarquablement cohérente et se fondait presque constamment sur les mêmes textes de l'Ancien Testament : Psaume 2 et Esaïe 11 en particulier. Même dans les Paraboles d'Hénoch, « notre surprise sera de retrouver tant de traits d'Esaïe 11 et du Psaume 2 presque intacts sous leur nouveau vêtement » (p. 18). — Autre constatation : le judaïsme, tant palestinien qu'alexandrin, a peu à peu effacé et même éliminé l'Esprit de la tradition messianique ; ou alors, l'Esprit du Messie n'y figure que sous le signe magique ou populaire de la puissance. « Malgré un maintien formel de certaines expressions, il laisse échapper l'essentiel de ce qui concerne l'Esprit de Dieu » (p. 126). Philon lui-même qui, par ailleurs, était si friand de pneumatologie, a « effacé de la tradition messianique le don de l'Esprit » (p. 41). Fort de ces constatations, l'auteur n'a pas de peine à montrer l'originalité de la pensée des évangiles : Jésus est l'oint de Dieu, il a reçu l'Esprit au plein sens d'Esaïe 11 et du Psaume 2. Fait capital : « l'affirmation que Jésus a reçu l'Esprit n'a rien à voir avec l'expérience du pneumatisme, c'est une affirmation de la foi », identique à la confession de la filialité divine

de Jésus (p. 96). Ce dernier aspect des textes aurait mérité une plus longue élucidation. — Une partie, trop brève pour être vraiment utile, est consacrée au don de l'Esprit par le Messie ressuscité, selon l'apôtre Paul. — Soulignant enfin la parenté entre les Testaments des douze patriarches et les écrits de Qumrân, l'auteur prouve de manière convaincante que les premiers contiennent une prophétie *ex eventu* de la venue de Jésus comme Messie pacifique tandis que les seconds, « qu'il n'est pas invraisemblable de considérer comme judéo-chrétiens » (p. 142, l'auteur rejoint ici les thèses du professeur Teicher), développent les thèmes traditionnels juifs sur l'Esprit mais « dans une perspective franchement gnostique » qui en transforme complètement la signification (p. 143). Sur ce dernier point aussi, les intéressantes remarques de l'auteur auraient mérité d'être développées. Ne pourrait-on pas montrer, en particulier, que l'Ancienne Eglise a nourri une conception de l'Esprit plus judéo-agnostique qu'évangélique ? — L'auteur de cette étude alerte et précise a droit à la reconnaissance de tous ceux qui, avec lui, pensent que « l'Eglise chrétienne souffre depuis longtemps d'une insuffisante clarté dans la connaissance du Saint-Esprit » (p. 1).

PIERRE BONNARD.

C. H. DODD : *Morale de l'Evangile. Les rapports entre la foi et la morale dans le christianisme primitif*. Traduit de l'anglais par J.-H. Marrou. Paris, Plon, 1958, 141 p.

Fait significatif, ce sont les catholiques romains qui traduisent l'œuvre de l'éminent professeur de Cambridge. Après *La Bible aujourd'hui* (Castermann, 1957) voici un autre de ces petits ouvrages dont Dodd a le secret : alerte, profond, limpide sans superficialité. Il s'agit de leçons données à l'Université de Columbia, complétées par deux conférences antérieures. Selon sa méthode habituelle, désormais classique, l'auteur analyse les structures de la pensée néotestamentaire en partant des épîtres, le groupe de documents le plus ancien, pour aboutir ensuite aux évangiles. Ici et là, il constate que les parties morales du Nouveau Testament « ont pour base un schéma d'enseignement bien établi qui remonte aux premiers temps de l'Eglise et dont on peut, avec une probabilité suffisante, retrouver la forme générale et le contenu » (p. 25). Cet enseignement moral se rattache à l'Evangile sur quatre points (p. 34 ss.) : l'eschatologie, l'idée de corps de Christ, l'imitation du Christ, la primauté de l'amour. L'auteur analyse successivement ces quatre racines de l'éthique chrétienne. L'amour évangélique est « une bonne volonté énergique et bienfaisante, que rien n'arrête quand il s'agit du bien de l'objet aimé » (p. 58). Il est ce quelque chose « qui rend solides, fortes et durables toutes les autres qualités » (p. 60). — De tels brefs exposés prêtent forcément le flanc à la critique : la pensée biblique s'y exprime souvent dans les catégories de l'idéalisme classique, si cher à tant de grands intellectuels anglo-saxons. Le Sermon sur la montagne est-il vraiment une morale d'un « effort qui porte en lui la qualité et agit dans la direction que Dieu a prescrite » ? Est-il vraiment destiné à nous faire seulement courir vers une « perfection » jamais atteinte (p. 104 ss.) ? Existe-t-il une telle parenté de pensée entre certains lieux communs stoïciens et l'éthique paulinienne (p. 131) ? Est-il possible de faire du « Verbe qui éclaire tout homme » (Jean 1 : 9) une Sagesse que « l'humanité tout entière connaît comme loi naturelle par la voix de sa conscience et de sa raison » (p. 141) ? C. H. Dodd est plus convaincant par sa méthode et ses analyses des structures de la pensée biblique que par les idées générales exprimées dans ses ouvrages de vulgarisation.

PIERRE BONNARD.

WILHELM VISCHER : *Valeur de l'Ancien Testament. Commentaires des livres de Job, Esther, l'Ecclésiaste, le second Esaïe, précédés d'une introduction*. Genève, Editions Labor et Fides, s. d. (1958), 191 p.

Dans la collection de commentaires bibliques destinés au grand public, les Editions Labor et Fides présentent cinq études de M. Wilhelm Vischer, dont quatre ont paru en allemand dans les années 1930 à 1938 et dont la plus récente, celle sur l'Ecclésiaste, est de la plume française du professeur de Montpellier. Il est bon que les lecteurs de langue française, encore si démunis pour l'étude de l'Ancien Testament, puissent connaître ces contributions dont la réputation n'est plus à faire, puisqu'elles ont suscité en leur temps des débats importants et parfois acharnés. — On peut cependant se demander si la réaction salutaire dont M. Wilhelm Vischer fut le génial initiateur à l'heure où l'exégèse vétéro-testamentaire s'enlisait dans les problèmes critiques demeure suffisante aujourd'hui, et si des affirmations aussi massives que celles de *La signification de l'Ancien Testament pour la vie chrétienne* (1938) ne devraient pas se laisser nuancer et enrichir par les résultats plus récents de la réflexion herméneutique. C'est ainsi que le rôle de l'histoire dans la foi d'Israël, reconnu comme essentiel par la plupart des théologiens de l'Ancien Testament, reste en dehors du champ de cette étude, tandis qu'il nous paraît souligner si bien l'importance de l'Ancien Testament pour l'engagement historique qu'est la vie chrétienne. — Pour nous limiter à l'étude récente sur *l'Ecclésiaste, témoin du Christ Jésus*, on notera l'art avec lequel l'auteur, après avoir très bien caractérisé ce livre comme le refus de toute explication systématique du monde (p. 108), « la crise totale de la sagesse » (p. 117), le met en relation organique avec la révélation en Jésus-Christ dont il est en quelque sorte l'attestation par l'absurde. « En effet, si l'Ecclésiaste s'est trompé, si, contrairement à ses constatations, l'homme peut résoudre en théorie ou en pratique les énigmes de ce monde, pourquoi alors Christ est-il descendu de dessus le soleil sur notre terre, pour y vivre la vie humaine, pourquoi est-il mort et ressuscité devant les portes de Jérusalem ? » (p. 120). Mais justement, d'où vient la « vanité des vanités » sinon du fait que, sur le terrain de l'ancienne alliance déjà, la réflexion de l'Ecclésiaste se meut en dehors du plan de l'histoire qui est le lieu de la révélation à Israël ?

SAMUEL AMSLER.

ANDRÉ BENOIT : *Le Baptême au second siècle. La Théologie des Pères*. Paris, Presses Universitaires de France, 1953, 242 p. Etudes d'histoire et de philosophie religieuses de l'Université de Strasbourg.

Le fait que le compte rendu de cet ouvrage vient tardivement ne doit en aucun cas préjuger défavorablement de sa valeur et de son importance ; au contraire, l'étude très fouillée et très objective de A. Benoit est venue combler une lacune dans la théologie de langue française. Une opinion trop courante veut que les théoriciens du christianisme, au second siècle, aient perdu de vue l'enseignement néo-testamentaire sur le baptême et soient tombés au niveau d'un moralisme plat. L'auteur n'a pas de peine à montrer combien cette appréciation est injuste et simpliste. Certes, la mystique paulinienne dont témoigne Rom. 6 ne trouve presque plus d'écho à l'âge postapostolique, du moins dans les documents dont nous disposons. Cependant, Tertullien est témoin de l'usage assez répandu de conférer le baptême lors des fêtes pascales, « car c'est alors que s'est consommée la passion du Seigneur en laquelle nous

sommes baptisés » (*De baptismo*, 19.1), ce qui semble sous-entendre une conception de l'initiation chrétienne assez proche de celle de Paul sinon identique. Mais il n'entrait pas dans le propos de l'auteur d'examiner le témoignage de Tertullien, qui déborde sur le siècle suivant. Il s'est attaché tout particulièrement à Barnabé, à Ignace d'Antioche, à Hermas, à Justin et à Irénée, sans omettre les écrits moins importants. La rémission des péchés, la nouvelle naissance, l'illumination, le « sceau », le don de l'Esprit, toutes ces caractéristiques du baptême selon le Nouveau Testament se retrouvent chez ces auteurs, avec des accentuations diverses. Barnabé est resté particulièrement fidèle à l'eschatologie néo-testamentaire : le baptême fait des hommes nouveaux en vue de la nouvelle création. Ailleurs la perspective eschatologique estompée a généralement provoqué un durcissement légaliste de la notion de *metanoia* ; et ce fait a engagé l'Eglise ancienne dans le chemin compliqué de la pénitence post-baptismale avec toutes ses difficultés. — Du problème particulier du baptême, l'auteur s'élève à des considérations générales sur le christianisme du second siècle, qui n'aurait pas obéi à un développement rectiligne à partir du donné primitif, mais se caractériserait plutôt par le pluralisme et le parallélisme des courants de pensée. Sur un fonds commun qu'on peut appeler, faute de mieux, le christianisme hellénistique, le paulinisme ne serait qu'un de ces courants parmi les autres. Cette vue me paraît juste, et c'est peut-être une déficience de la Réforme du XVI^e siècle de s'être fondée trop exclusivement et unilatéralement sur Paul, sans tenir assez compte de la complémentarité d'autres courants attestés dans le Nouveau Testament. — On pourrait peut-être chicaner l'auteur sur son penchant à retrouver le baptême implicitement dans plusieurs textes qui ne le mentionnent pas et dont la portée est plus générale (ainsi p. 73 et p. 84). Il semble aussi que l'ouvrage eût pu être sensiblement allégé et condensé, en évitant nombre de répétitions, tant dans les textes cités que dans leur interprétation. Mais ce sont là défauts minimes qui n'enlèvent rien à la valeur de ce travail.

RICHARD PAQUIER.

MICHEL SPANNEUT : *Le stoïcisme des Pères de l'Eglise de Clément de Rome à Clément d'Alexandrie*. Préface de H.-I. Marrou. Paris, Editions du Seuil, 1957, 476 p. *Patristica Sorbonensia* 1.

Comme première publication du Séminaire d'histoire ancienne du christianisme de l'Université de Paris, l'ouvrage du P. Spanneut est une réussite et une aubaine pour celui qui cherche à voir clair dans la rencontre entre le christianisme et les philosophies. Il comble une lacune. Si on dispose d'excellentes monographies sur l'influence du stoïcisme chez quelques Pères, on manquait d'un ouvrage d'ensemble. Dorénavant grâce à l'excellente étude de M. Spanneut, on saura ce que les Pères apostoliques et les Pères apologètes, Tertullien et Irénée, Hippolyte et Clément doivent au stoïcisme de Zénon et de Chrysippe ou au stoïcisme de la diatribe, qui furent l'une des composantes philosophico-religieuses de l'éclectisme des I^{er} et II^e siècles. Après une esquisse des thèses principales du stoïcisme, de leur histoire et de leur insertion dans le monde ambiant du christianisme naissant, M. Spanneut met à jour les vestiges et les références des traités stoïciens dans les œuvres si diverses des premiers Pères. Cette enquête passionnante nous fait assister par le dedans à l'élaboration de l'anthropologie, de la théologie et de la cosmologie théologiques. Les premiers théologiens, humanistes et philosophes, découvrent dans le stoïcisme des éléments doctrinaux qui leur permettront d'explicitier les intuitions de l'Ecriture.

On note, par exemple, le rôle des sciences médicales pour la compréhension de l'embryologie et de la genèse de l'homme, ou de la naissance virginale du Christ. Cet inventaire systématique dissipe bien des contresens dans l'interprétation que l'on donne de la pensée des Pères : ainsi, si Clément d'Alexandrie soutient un dualisme de type platonicien en éthique et en spiritualité, il défend le monisme stoïcien en métaphysique et en cosmologie ; si Tertullien souligne le caractère mystérieux de l'acte de foi et de son objet, il n'est pas pour autant irrationaliste, puisqu'il recourt à la raison dans sa critique des spéculations gratuites de la gnose. Pour l'auteur, les premiers Pères se sont appuyés surtout sur le stoïcisme classique ; ils s'en sont servis comme de la doctrine la plus adéquate dans leur lutte contre le gnosticisme, où ils décelaient l'héritage du platonisme, d'où leur refus du dualisme, leur affirmation du libre-arbitre, leur optimisme en présence du monde et de la matière. Après une étude si poussée et si informée, il resterait à mettre en lumière les rapports entre ce stoïcisme d'emprunt et les données scripturaires que commentent les Pères, et à montrer comment les plus originaux d'entre eux édifient une doctrine une et cohérente, synthèse originale et audacieuse du stoïcisme et de l'Évangile.

GABRIEL WIDMER.

GEORG KRETSCHMAR : *Studien zur frühchristlichen Trinitätstheologie*. Tübingen, J. B. C. Mohr (Paul Siebeck), 1956, 247 p. Beiträge zur historischen Theologie, 21.

C'est à une exploration de l'infrastructure du dogme trinitaire que se livre l'auteur de cet ouvrage très fouillé et qui révèle une connaissance approfondie de la littérature apocalyptique juive et des textes patristiques des trois premiers siècles. L'auteur remet en lumière un aspect très méconnu de la formation de la foi trinitaire, l'aspect imaginatif-symbolique, alors qu'on s'attache habituellement au seul élément conceptuel. Il montre d'abord la peine qu'ont eue les théologiens de l'ancienne Eglise à situer le Logos, la Sophia et le Pneuma par rapport à Dieu le Père. Théophile d'Antioche, le premier à user du vocable *Trias*, ne semble pas désigner par là le Père, le Fils et le Saint-Esprit, mais Dieu, le Logos et la Sophia, celle-ci ne s'identifiant pas à l'Esprit. Une tradition apocalyptique ancienne et fort répandue imagine deux êtres surnaturels ou angéliques auprès de Dieu, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Cette imagerie de deux associés célestes de Dieu est en relation avec la « théologie du trône » du bas-judaïsme et les représentations qu'on se faisait du tribunal céleste, avec un accusateur et un défenseur. Dans l'*Ascension d'Esaïe*, Christ et l'Esprit sont des puissances angéliques supérieures, dans le septième ciel. Même un Origène s'est laissé influencer par cette imagerie dans son exégèse d'Esaïe 6 : 1-8, où il fixe à deux le nombre des séraphins, qui sont le Fils et l'Esprit. Il est vrai que Philon, dans son interprétation de plusieurs textes de l'Ancien Testament, par exemple Gen. 18 : 1-3, avait préparé le chemin. L'aboutissement, dans le Nouveau Testament, de tout ce courant, est la théologie johannique de l'Esprit, autre Paraclet, à côté du Christ avocat. — L'auteur consacre une cinquantaine de pages au problème qui tourmente depuis longtemps les liturgistes : pourquoi et quand le *Sanctus* d'Esaïe 6 fut-il introduit au cœur de la prière eucharistique ? La discussion, conduite avec une méthode rigoureuse, fait certainement avancer la solution du problème : En Syrie, le *Sanctus*, référé au Père seul ou au Fils seul, remonte aux origines de la liturgie. En Egypte, il se serait introduit entre 250 et 300, sous l'influence de la théologie d'Origène, tandis qu'en Occident, à Rome notamment, il n'apparut que vers la fin du IV^e siècle, avec une pointe

nettement antiarienne. — Après des aperçus intéressants sur l'épiclese eucharistique, l'auteur étend son enquête à la liturgie baptismale telle que nous pouvons l'inférer des textes les plus anciens. Il y découvre, à l'arrière-plan, la même imagerie apocalyptique de deux *paraclets* ou témoins célestes, le Fils et l'Esprit, correspondant en quelque sorte aux témoins terrestres et humains de l'acte sacré. — La conclusion de ces recherches à plus d'un titre originales, c'est que le point de départ du dogme trinitaire n'est pas dans la personne éminente du Jésus historique, mais dans le problème de la place du Seigneur glorifié à la droite du Père. L'événement pascal, et non l'incarnation, a déterminé le développement trinitaire. Le concile de Nicée a démythifié la tradition trinitaire en transposant l'apocalyptique en métaphysique.

RICHARD PAQUIER.

H. M. DIEPPEN : *Aux origines de l'anthropologie de saint Cyrille d'Alexandrie*. Bruges, Desclée De Brouwer, 1957, 115 p. Textes et Etudes théologiques.

Le défenseur de la doctrine du Verbe incarné au concile d'Ephèse a-t-il fait des emprunts à l'anthropologie spiritualiste du néo-platonisme comme l'avait démontré M. Liébaert ou a-t-il recouru à la doctrine néo-platonicienne de l'*apatheia* comme le pense Mgr Jouassard ? Dom Diepen montre à l'aide de nombreux textes qu'il n'en est rien : l'évêque d'Alexandrie reconnaît seulement l'autorité de l'Ecriture et de la tradition orthodoxe, critique la notion origéniste et platonicienne de préexistence et corrige l'expression apollinariste du *mia phusis* pour caractériser la nature du Christ. Saint Cyrille n'aurait donc pas subi l'influence de la philosophie ambiante dans l'élaboration de son anthropologie qui est à la base de sa christologie ; au contraire, il aurait défendu à l'aide d'arguments scripturaires la conception de l'union de l'âme et du corps, dans laquelle la chair implique une âme rationnelle. On ne saurait donc enfermer sa christologie nuancée dans les cadres modernes (Verbe-chair ou Verbe-homme), puisque le Verbe éternel assume dans sa position un corps qui lui est propre et une âme rationnelle qui lui est conjointe. L'enquête de Dom Diepen ne mettra pas fin à un débat qui reprend de l'actualité au moment où les christologies des églises orientales et occidentales sont réexaminées, et où les théologiens évitent de tomber dans les difficultés du monophysisme toujours renaissant. En effet, on ne peut interpréter un théologien, fût-il de l'envergure de saint Cyrille, sans examiner toujours plus à fond le milieu intellectuel dans lequel il a élaboré son œuvre ; les notions dont il use sont-elles comprises par lui, seulement dans leur sens biblique ou dissimulent-elles à son insu une signification philosophique ? La solution de Dom Diepen a pour elle la netteté, mais ne sous-estime-t-elle pas trop l'importance du facteur philosophique ?

GABRIEL WIDMER.

A. HAMMAN, O. F. M. : *Prières eucharistiques des premiers siècles*. Bruges, Desclée De Brouwer, 1957, 308 p. La croix de Saint-Pierre.

Un assez grand nombre des textes recueillis dans ce volume se trouvait déjà dans le recueil plus important publié en 1952 par le même auteur sous le titre *Prières des premiers chrétiens*. Mais d'autres textes, souvent inédits, y figurent. A vrai dire, ce qui distingue ce nouveau recueil du précédent, c'est son caractère pratique : il s'agit d'un livre de piété, ce que suggère déjà sa

présentation extérieure. Ce caractère détermine un principe de classement des textes tout différent de celui du premier ouvrage analogue du P. Hamman. Une première partie s'articule sur l'*ordo* de la messe, une seconde sur les temps liturgiques de l'année ecclésiastique. Des prières et des hymnes d'une grande beauté sont mis ainsi à la disposition de tout chrétien qui veut enrichir la ligne mélodique de la liturgie de sainte Cène de tout le revêtement harmonique constitué par les textes liturgiques de l'ancienne Eglise, en leurs diversités régionales. Les références de chaque texte sont données ; un tableau chronologique sommaire des anciennes liturgies, une brève synopse des divers actes successifs du rite romain et des rites orientaux, enfin un petit lexique des termes techniques complètent utilement cet opuscule. RICHARD PAQUIER.

SAINT AUGUSTIN : *Le visage de l'Eglise*. Textes choisis et présentés par Hans Urs von Balthasar. Traduction française par Th. Camelot et J. Grumel. Paris, Les Editions du Cerf, 1958, 341 p. Unam Sanctam, 31.

Après un volume consacré à l'ecclésiologie de J. H. Newman, paru dans la même collection, sous le titre de *Pensées sur l'Eglise*, voici un choix de textes tirés des *Sermons*, des *Tractatus* sur l'Evangile et la première Epître de Jean et des *Enarrationes* sur les Psaumes de saint Augustin, groupés autour d'une dizaine de thèmes de style augustinien : la rédemption, l'Eglise dans l'ancienne alliance, le Christ et l'Eglise, l'année de l'Eglise, les sources du salut, membres et fonctions, l'Eglise est amour, le scandale (de la division), l'espérance de l'Eglise. Le P. H. U. von Balthasar souligne dans une précieuse préface, le caractère ecclésial de la dogmatique augustinienne, son « panthéisme christologique », sa portée existentielle. A la lecture de ces fragments, on est frappé par l'insistance avec laquelle l'évêque d'Hippone élucide le rapport entre l'Epoux et l'Epouse, entre l'Eglise et l'Esprit, entre la Tête et le Corps avec le souci de l'unité ; il développe une mystique, où s'opère le transfert des vertus du Christ à son Eglise, dans la faiblesse de l'abaissement et dans la force de l'élévation. GABRIEL WIDMER.

DENYS L'ARÉOPAGITE : *La hiérarchie céleste*. Introduction par René Roques, étude et textes critiques par Günter Heil, traduction et notes par Maurice de Gandillac. Paris, Les Editions du Cerf, 1958, xcv et 225 p. (pagination double de 70 à 191). Sources chrétiennes, 58.

Le Pseudo-Denys, auteur difficile, mais combien attachant, est plus que jamais actuel. La présente édition satisfera les plus exigeants de ses lecteurs. Un des meilleurs connaisseurs de l'Aréopagite, l'abbé Roques, auteur d'un captivant ouvrage : *L'Univers dyonisien* (cf. *R. Th. Ph.* 1955, p. 51 ss.), nous offre une introduction précise et exhaustive : l'auteur (début du VI^e siècle d'un milieu syrien, sa christologie n'est ni dyophysite, ni monophysite), le mouvement de sa pensée (de la dialectique des schèmes et des idées à la mystique), la mystique de la divinisation, l'intention de la *Hiérarchie céleste* et ses triades, les sources du Pseudo-Denys et les influences néo-platoniciennes, l'angélologie. M. Heil, spécialiste lui aussi du *Corpus*, donne l'historique de la tradition manuscrite d'une manière très érudite et le texte de Migne avec un appareil critique de toute première valeur. La traduction de M. de Gandillac

est plus proche de l'original que celle qu'il avait donnée chez Aubier en 1943 ; ses notes doctrinales et historiques sont une mine précieuse de renseignements. A la fin de l'ouvrage, index des citations bibliques, des noms, des choses et des mots grecs. Puissions-nous lire prochainement dans la même édition les autres ouvrages de l'Aréopagite. GABRIEL WIDMER.

SAINT THOMAS D'AQUIN : *Contra Gentiles*. Livre IV. Texte de l'édition léonine. Traduction de R. Bernier et de F. Kerouanton. Paris, P. Lethielleux, 1957, 496 p.

Contrairement à l'opinion courante qui voit une orientation nouvelle dans ce quatrième livre de la *Summa Gentiles*, les PP. Bernier et Kerouanton insistent sur l'unité qui caractérise les trois premiers livres d'allure apologétique et ce quatrième plus théologique. Dans les trois premiers livres, saint Thomas explicite ce qui dans la doctrine chrétienne peut être atteint par la raison (le révéléable) et qui est confirmé par l'Écriture ; dans le dernier livre de sa somme, il complète son exposé de la foi en explicitant le révélé, qui est inaccessible à l'intelligence rationnelle, mais qui n'est pas démenti par elle : les dogmes trinitaires et christologiques avec la réfutation de leurs hérésies, la théologie sacramentaire et celle des fins dernières, à la lumière du mystère de l'Incarnation. Les traducteurs font état, dans la préface, de la situation historique dans laquelle l'Aquinate a composé ce quatrième livre. On appréciera l'effort des traducteurs qui réussissent à donner un texte aéré, tout en restant fidèle à l'original, quand on connaît les difficultés à rendre en français le style dense et concis de saint Thomas. Les références à l'Écriture et aux auteurs ne se trouvent que dans le texte latin ; il est aisé de s'y reporter, puisque le texte original est donné en regard de la traduction. GABRIEL WIDMER.

KARL BARTH : *Fides quaerens intellectum. La preuve de l'existence de Dieu d'après Anselme de Cantorbéry*. Traduction française de Jean Carrère. Neuchâtel-Paris, Delachaux et Niestlé, 1958, 159 p. Bibliothèque théologique.

Traduction attendue d'un ouvrage très important, qui à cause des difficultés de la langue originale n'a pas eu malheureusement le retentissement qu'il aurait dû avoir en France. Barth y démontre d'une manière concluante que la preuve n'a pas une portée ontologique, comme l'ont cru Descartes, Leibniz et Kant, mais noétique. D'après le schème augustinien, Anselme croit selon l'autorité, puis cherche la raison de l'objet de la foi. La définition « *quo magis cogitari nequit* » est celle du Nom de Dieu ; pour la prononcer dans l'obéissance et l'adoration, il faut être sauvé par grâce ; l'interlocuteur insensé s'exprime comme celui qui est étranger à la grâce, donc un perversi de nature. La situation existentielle (croyant ou insensé) détermine deux attitudes opposées en présence de l'argument. L'intelligence humaine ne peut se rendre maîtresse ni de l'existence de Dieu, en la réduisant à une essence, ni du passage de son existence *in intellectu* à son existence *in re*. Réalisme théocentrique que celui de saint Anselme, à l'abri de tout déviationnisme idéaliste, il est spécifiquement théologique, selon Barth, puisque les propositions révélées (et le Nom de Dieu en est une) ont en elles-mêmes leur propre rationalité, indépendamment et antérieurement à toute connaissance. L'être existant authentiquement est celui qui est à la fois dans l'intelligence et dans la réalité (*in intellectu et in re*) ;

il est vérité-existence en soi et par soi. Une telle interprétation a soulevé et soulèvera bien des objections chez les théologiens pour qui la « preuve » n'a pas seulement une valeur théologique, mais philosophique ; elle nous semble cependant conforme à l'augustinisme d'Anselme. Reste ouvert le problème de savoir si une « philosophie protestante » ne pourrait pas se développer à partir de ce « theologoumenon ».

GABRIEL WIDMER.

WOLFHART PANNENBERG : *Die Prädestinationslehre des Duns Scotus*. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1954.

Duns Scot, surnommé le Docteur Subtil, a un surnom qui lui convient. Car ses écrits sont généralement aussi difficiles que ceux de son adversaire, frère Thomas, comme il dit, sont clairs et apparemment simples. De plus, Duns Scot est moins connu ; il disparaît un peu dans l'ombre de son grand devancier. Aussi faut-il se réjouir des travaux qui lui sont consacrés. — Celui-ci est une thèse de théologie systématique présentée à l'Université de Heidelberg. Il comprend quatre chapitres. Le premier traite du concept scotiste de prédestination. Le second envisage la question classique de savoir si un prédestiné (c'est-à-dire un élu) peut être damné. Le troisième est consacré au problème suivant : un mérite ou une faute peut-il être, dans la prescience divine, la cause de la prédestination ou de la réprobation ? Un chapitre de synthèse : « Dieu et la liberté humaine », termine l'ouvrage. Dans les trois premiers chapitres, l'auteur introduit l'exposé de la pensée de Duns Scot par l'examen rapide, mais précis de la pensée de ses prédécesseurs, d'Augustin ou du Lombard aux contemporains du maître franciscain. A la fin du livre, en quelques pages, il décrit l'évolution du problème de la prédestination jusqu'à Luther. — L'auteur montre que Duns Scot maintient à la fois l'absolue indépendance de la volonté divine et la responsabilité du damné. Il semble que Duns Scot cherche une nouvelle manière de poser la question de la prédestination. Il cherche sa voie en dehors de l'opposition du déterminisme et du synergisme, le premier supprimant la liberté humaine et le second limitant la liberté de Dieu. L'auteur suggère d'interpréter la pensée de Duns Scot sur ce point, non pas en partant de l'idée de Dieu, mais d'une manière moins spéculative et plus existentielle. Duns Scot exprimerait dans les catégories de son temps le face-à-face (*das Gegenüber*) de Dieu et de l'homme (p. 118-119).

FERNAND BRUNNER.

CALVIN : *Lettres anglaises, 1548-1561*. Textes choisis, transcrits et présentés par Albert-Marie Schmidt. Paris, Berger-Levrault, 1959.

Cet élégant volume contient beaucoup plus de choses que son titre n'en annonce : quatre lettres de Calvin au duc de Somerset (de 1548 à 1551), un panégyrique d'Edouard VI par Accasse d'Albiac (1552), les lettres patentes d'Edouard VI instituant l'Eglise des étrangers à Londres (1550), des fragments liturgiques et disciplinaires appartenant à cette même Eglise, des lettres de Calvin à Edouard VI ainsi qu'un commentaire du Psaume 87. Chaque pièce est présentée par M. A.-M. Schmidt avec la compétence et la sobre ferveur qu'on lui connaît. Quatre portraits et un glossaire ajoutent encore à l'intérêt de ce précieux recueil. — On est ainsi en possession d'un ensemble de textes qui permettent une connaissance directe d'une situation politique et spirituelle bien précise. Avec fermeté et prudence, Calvin exhorte, reprend, suggère et console. Loin de défendre des intérêts étroitement « réformés », il fonde toutes ses interventions sur le roc essentiel de l'Evangile ; la gloire de Dieu et le bien

suprême de tout le peuple d'Angleterre sont ses constantes préoccupations. En quelques lignes, il élabore une théorie du prince chrétien. Il demande des prédicateurs qui soient « de bonnes trompettes qui entrent jusques au profond des cœurs » (p. 57). Il prescrit « sobriété et mesure aux cérémonies, en sorte que la clarté de l'Evangile n'en soit obscurcie » (p. 106). Surtout, à propos de l'Eglise des étrangers, il développe toute une conception de l'unité ecclésiastique, faite de fermeté évangélique alliée à une réelle liberté : « Vrai est que, si on a vu quelque forme diverse qu'on trouve meilleure, il sera bien licite, en devisant premièrement avec le pasteur, de lui en dire ce qu'on en pense, moyennant qu'on s'accommode à l'usage du lieu auquel on est... » (p. 179). — C'est peut-être dans de telles instructions, limitées dans leur objet mais constamment fondées en doctrine théologique, que l'efficacité du génie de Calvin apparaît le mieux.

PIERRE BONNARD.

JEAN CALVIN : *La vraie façon de réformer l'Eglise chrétienne et d'apaiser les différends qui sont en elle*. Préface et adaptation d'Eric Fuchs. Genève, Labor et Fides, 1957, 99 p. Nouvelle série théologique, 5.

Interim Adultero-Germanum cui adjecta est vera Christianae pacificationis et Ecclesiae reformandae ratio, tel est le titre complet de la réponse de Calvin à l'*Interim* des théologiens de Charles-Quint, qui cherchaient un terrain d'entente avec les protestants ; elle parut en 1549. Dans cette mise au point polémique, Calvin déduit les conséquences des principes scripturaux de la foi réformée, pour démolir les doctrines hétéroclites des partisans des solutions de compromis, de ces « moyennement » qui détournent les réformés de leur obéissance à l'Ecriture. Ni la charité, ni les mérites, ni la soumission à la hiérarchie de l'Eglise et la reconnaissance de la succession apostolique, ni la pratique des sacrements et la participation au sacrifice de la messe ne peuvent donner l'assurance du salut. Seul le Christ qui pardonne les péchés et fait don de sa vie peut nous certifier que nous sommes sauvés. Ce sommaire de la foi réformée aux arêtes tranchantes choquera ceux qui pensent à une Eglise unifiée sur la base de certains accommodements ; il montrera à ceux qui en doutent la cohérence interne de la théologie réformée, dont on ne saurait interpréter libéralement les principes sans nuire à l'ensemble. Il nous semble regrettable que le préfacier et adaptateur M. E. Fuchs n'ait pas facilité la lecture du texte par quelques notes historiques et doctrinales.

GABRIEL WIDMER.

JEAN LEVIE, S. J. : *La Bible, Parole humaine et message de Dieu*. Paris-Louvain, Desclée De Brouwer, 1958, 345 p.

La première partie de cet ouvrage, fort bien documentée, décrit le mouvement des études bibliques de 1850 à nos jours : les premières grandes fouilles archéologiques (1850-1914), la critique biblique dans le protestantisme libéral de 1870 à 1914, l'exégèse catholique de 1880 à 1914, les interventions du magistère romain lors de la crise moderniste (1890-1914), l'essor de l'archéologie biblique et la nouvelle orientation de l'exégèse catholique dès 1918, orientation dirigée par les encycliques *Divino afflante spiritu* (1943) et *Humani generis* (1950). L'auteur a fait un grand effort de sympathie, dont on lui saura gré, pour comprendre l'apport capital de l'exégèse protestante, dite libérale, d'avant la première guerre mondiale. Ainsi sur la critique d'authenticité des livres bibliques, « souvent radicale, audacieuse durant les premières décades, se corrigeant elle-même plus tard mais parvenant par ce travail collectif inter-

universitaire à des résultats solides, à des dates très probables, qu'on n'eût pu envisager autrefois » (p. 34). Il eût fallu montrer que cette possibilité, pour l'exégèse protestante, de se corriger elle-même, correspond à la nature même du christianisme non romain qui, en assumant consciemment le risque de l'erreur dans la recherche de la vérité, connaît aussi la possibilité de se corriger. D'ailleurs, peut-on encore parler de vérité là où l'erreur n'est plus possible, là où la tâche de l'exégète « doit tendre à rejoindre le dogme » (p. x) et où, pour l'institution ecclésiastique, « la marche fondamentale est assurée par les garanties divines, malgré les inévitables imperfections humaines » (p. 87) ? — La seconde partie de l'ouvrage tente d'élucider ces grandes questions : modalités humaines de l'œuvre inspirée, intentions des auteurs bibliques et Parole de Dieu, exégèse critique et interprétation théologique. Ici encore, le savant professeur de Louvain a fait un réel effort pour frayer la voie, dans son Eglise, à une compréhension plus vivante de la Bible. Nous avons particulièrement apprécié les pages sur la Bible révélant « le plan de Dieu » (p. 229 ss.) et celles sur les « genres littéraires » à interpréter « selon les normes de l'époque où ces livres ont paru » (p. 250). Mais, fait étrange, c'est par une double doctrine évolutionniste que l'auteur tente d'établir l'infaillibilité ecclésiastique et l'inerrance biblique. L'unité et l'inerrance bibliques sont fondées sur l'idée de l'« ascension d'un peuple » jusqu'à Jésus-Christ (pp. 274, 277, 282, 334, etc.) et les imperfections temporaires de l'Eglise, en particulier dans ses décrets bibliques, sont expliquées par la doctrine, combien ambiguë, de l'« explicitation progressive de la révélation divine » dans l'Eglise (pp. 222, 229, 302, 309, etc.). On rejoint ainsi cet évolutionisme progressif et optimiste que l'on avait dénoncé chez les exégètes protestants. La Bible nous apprend, au contraire, que la vérité n'est pas toujours en avant, ni d'ailleurs toujours en arrière. Révélée en Jésus-Christ, elle n'est l'apanage ni des générations qui l'ont immédiatement précédé en Israël, dont l'Histoire ne fut pas une ascension, ni des toutes dernières encycliques pontificales. Et là, il faudrait revenir sur *Humani generis*, en la confrontant à *Divino afflante spiritu*, confrontation qui nous laisserait moins optimiste que l'auteur sur « l'explicitation progressive » qui se produit aujourd'hui dans l'Eglise romaine considérée dans son ensemble.

PIERRE BONNARD.

FRÉDÉRIC KLEIN : *Retour aux réformateurs ou Réforme progressive ?*

Où est la vraie fidélité protestante ? Genève, Cahiers de « Foi et Vérité », 1959, 80 p.

Le titre et le sous-titre indiquent l'intention de l'auteur, critique clairvoyant du courant néo-orthodoxe, représenté à Genève par M. de Senarclens particulièrement. S'appuyant sur les ouvrages de Strohl consacrés au premier Luther, M. Klein voit dans la redécouverte du salut par la foi l'essence de la Réforme, mais il interprète ce salut à la lumière d'une théologie de l'expérience et de la conscience en se réclamant de Schleiermacher, de Vinet et de Sabatier, comme des représentants vraiment fidèles de la pensée de la Réforme. Mélanchton, puis l'orthodoxie réformée marquent une régression par rapport au jeune Luther, une retombée dans la religion de l'autorité. Par contre le protestantisme moderne apparaît bien comme l'expression de la religion de l'esprit, de la foi vécue, de la liberté de conscience. Dans ces conditions, les réformateurs n'ont pas donné « une forme définitive à la doctrine protestante » ; il faut constamment réformer la Réforme. Cependant néo-orthodoxes et libéraux se rejoignent dans l'affirmation centrale de la justification par la foi, c'est pourquoi ils sont

unis malgré leur diversité dans la mesure où ils critiquent toute méthode d'autorité. Attendons la parution de l'ouvrage sur *La Valeur du protestantisme moderne*, du même auteur, pour critiquer la distinction vraiment dépassée entre religion de l'autorité et religion de l'esprit, la continuité qu'il veut établir à tout prix entre la théologie moderne et la première réforme. Quoi qu'on puisse penser du libéralisme, on saura gré à M. Klein de remettre en lumière quelques-unes de ses thèses et d'avoir témoigné d'un peu de compréhension à l'égard de ce qu'on nomme, faussement d'ailleurs, la néo-orthodoxie.

GABRIEL WIDMER.

J. DE SENARCLENS : *La personne et l'œuvre de Jésus-Christ*. Genève, Editions Labor et Fides, 1958, 103 p. Cahiers du Renouveau, 18.

Ces quatre leçons de christologie données au Centre protestant d'Etudes de Genève se recommandent par leur clarté et leur contenu doctrinal. L'auteur excelle à présenter d'une manière complète et dépouillée les positions orthodoxes à la lumière de l'Ecriture et des réformateurs, sans négliger les apports de la tradition. La naissance, la fuite en Egypte, le baptême, les tentations, le ministère, la crucifixion et la résurrection du Christ, autant de signes de la présence de Dieu parmi nous. Les deux natures sans confusion, ni séparation du Christ sont réclamées, selon les arguments de convenance, par l'œuvre rédemptrice. La portée expiatoire de sa mort est affirmée aussi bien par la Bible que par la tradition : elle est un sacrifice (substitution), qui est à la source de la réconciliation et de la justification. Christ ressuscité ne peut être séparé de son triple office prophétique, sacerdotal et royal et de la réhabilitation de l'homme. On appréciera les conséquences pratiques que M. de Senarclens, en disciple averti de K. Barth, tire judicieusement des affirmations dogmatiques.

GABRIEL WIDMER.

L. DE GRANDMAISON : *La Personne de Jésus et ses témoins*. Paris, Beauchesne, 1957, 262 p. Verbum Salutis.

Sous le titre : *Jésus-Christ, sa personne, son message, ses preuves*, le P. de Grandmaison avait publié, il y a une trentaine d'années, un ouvrage apologetique assez volumineux, qui eut son heure de notoriété. Depuis lors, le développement et l'orientation de l'exégèse et de la théologie néo-testamentaire ont rendu caduque une bonne partie de cette œuvre. Des admirateurs du Père aujourd'hui disparu, ont voulu sauver de l'oubli les pages qui, à leurs yeux, ont gardé une certaine valeur. C'est ce qui nous vaut ce petit livre, accessible, pour l'ensemble, même au lecteur non théologien. Dans une préface très pertinente, le P. Daniélou explique le sens de cette réédition et dégage la ligne générale de l'apologetique du P. de Grandmaison.

RICHARD PAQUIER.

MAX HUBER : *Jesus-Christus als Erlöser in der liberalen Theologie*. Winterthur, Verlag Keller, 1956, 307 p.

De tous les représentants de la théologie libérale de langue allemande, l'auteur a retenu neuf « cobayes » qu'il a répartis en trois groupes : *Vermittlung*, *Spekulation*, *Existenzverständnis*. Cette classification s'avère d'ailleurs très approximative et d'autant plus arbitraire qu'elle ne correspond à aucune articulation véritable dans l'élaboration de cette thèse d'habilitation. Le choix des

théologiens est plus arbitraire encore — mais il fallait bien choisir : Schleiermacher, Alexander Schweizer, Strauss, Biedermann, Lipsius, Lüdemann, Neuenschwander, Tillich, Buri. — Le test que l'auteur leur fait passer est très précis : ils prétendent tous reconnaître en Jésus-Christ le Rédempteur, mais leurs systèmes théologiques lui accordent-ils effectivement cette place ? Malheureusement ce test ne semble pas être aussi révélateur qu'on pourrait le croire, ou du moins l'auteur l'a-t-il mal utilisé. Ses conclusions manquent en effet de clarté. Il semble toutefois qu'on puisse les résumer ainsi : d'une part, ces théologiens libéraux font à la rédemption une place centrale, mais aux dépens de la personne du Rédempteur, cela pour répondre aux nécessités internes de leurs systèmes respectifs ; d'autre part, en voulant rester attachés au dogme de la rédemption, ils n'ont pas fait le pas décisif qui les aurait libérés des impératifs rationnels de la dogmatique traditionnelle, et leur tentative d'expliquer la rédemption s'avère plus insatisfaisante encore que celle de l'orthodoxie. — C'est un ouvrage de critique, et non d'histoire. Aussi l'analyse de M. Huber est-elle intéressante dans la mesure où il fait un bilan de la christologie libérale pour la dépasser et aboutir à des conclusions positives. Mais l'auteur semble s'être laissé prendre au jeu d'une critique trop unilatéralement formelle et logique : de ce fait, il n'atteint pas nécessairement le centre de la pensée critiquée. Il confronte l'orthodoxie et les libéralismes comme autant de systèmes clos et ne dégage pas les motifs profonds de ces deux attitudes. C'est dommage.

BERNARD REYMOND.

M. J. SCHEEBEN : *Nature et Grâce*. Bruges, Desclée De Brouwer, 1957, 348 p.

On sait le rôle joué par un Scheeben et un Moehler dans la restauration théologique du catholicisme romain à la fin du XIX^e siècle, après la décadence rationaliste et fidéiste qui s'origine au XVIII^e siècle. En publiant en 1861 son livre *Natur und Gnade*, Scheeben renouait avec la grande tradition thomiste et préluait à la restauration officielle qu'en a faite vingt ans plus tard le pape Léon XIII. Il remettait en pleine lumière la distinction entre l'ordre de la nature et celui de la grâce, avec tout ce que celle-ci comporte d'essentiellement gratuit et de participation librement concédée à la vie même du Dieu trinitaire. Cet ouvrage marquant, qui conserve beaucoup de son intérêt, est réédité aujourd'hui dans une présentation très soignée, avec une introduction du traducteur qui est déjà une analyse poussée du contenu de l'œuvre, ainsi qu'avec un sommaire détaillé que Scheeben lui-même a prévu en conclusion. Une table des citations, une table des noms propres et une table alphabétique des matières facilitent grandement l'étude de l'ouvrage.

RICHARD PAQUIER.

Catholicisme et Protestantisme. Lettre pastorale du Synode général de l'Eglise réformée des Pays-Bas. Paris, Les Bergers et les Mages, 1957.

Ce texte a déjà paru en français dans un numéro largement répandu de la *Revue réformée*. Cette réédition est d'un format plus maniable et d'une présentation plus soignée. — Les auteurs n'ont pas voulu innover, mais seulement faire le point. Les citations pontificales sont nombreuses, utiles et bien choisies. Les réflexions sur l'attitude des protestants à l'égard du catholicisme romain sont judicieuses. Regrettons pourtant que l'on s'inspire trop de la scolastique pro-

testante, particulièrement dans le chapitre sur la justification : une réfutation bien fondée de la prétention romaine à la catholicité l'aurait probablement évité, mais cette réfutation est trop laissée dans l'ombre.

BERNARD REYMOND.

BERNARD HÄRING : *La loi du Christ*. Théologie morale à l'intention des prêtres et des laïcs. Tome II. Théologie morale spéciale. La vie en communion avec Dieu. Tournai, Desclée & C^{ie}, 1957, 388 p.

Trop souvent les traités catholiques d'éthique chrétienne sont des compilations indigestes et rebutantes, faites à partir du *Codex iuris canonici*. Rompant avec le plan et l'esprit de tels ouvrages, le P. Häring développe dans ce tome II de sa Morale, dont notre Rédaction n'a malheureusement pas reçu le premier volume, les thèmes de la communion avec Dieu. Le Nom, la Gloire, la Sainteté de Dieu sont les attributs de sa révélation miséricordieuse ; de tels attributs sont inséparables des vertus données par Dieu au fidèle pour entrer en communion avec lui. Cette communion avec Dieu puise sa force dans les sacrements et surtout dans la Messe. Toute la vie morale trouve sa raison d'être dans le culte rendu à Dieu et dans le service du prochain ; morale et spiritualité, action et contemplation, comme dans le thomisme original, ne sont plus séparées mais se fécondent mutuellement. A la lumière des données scripturaires, l'auteur décrit les vertus et les vices ; mais, selon nous, il ne parvient pas à amalgamer, et pour cause, l'Écriture aux considérations du Droit canon, la Loi de Dieu et les commentaires humains, la Volonté divine et l'ordre ecclésiastique. Pourtant cet essai de dépasser une morale d'interdits et de prescriptions par une morale de communion, où Dieu dialogue avec sa créature est des plus significatifs de l'orientation nouvelle de la théologie systématique catholique : l'Écriture y retrouve sa place, les données proprement philosophiques tendent à disparaître, le théocentrisme est affirmé et l'aspect juridique ne subsiste plus que dans le domaine de la discipline ecclésiastique.

GABRIEL WIDMER.

HENDRIK KRAEMER : *La foi chrétienne et les religions non chrétiennes*. Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1956, 169 p.

L'ancien directeur de l'Institut œcuménique de Bossey est aussi un historien des religions : il était donc spécialement qualifié pour aborder le problème théologique que l'existence « des » religions pose à la foi chrétienne. Dans une première partie, qui est aussi la meilleure de l'ouvrage, l'auteur examine les résultats des recherches d'histoire des religions, en souligne les bienfaits, mais dénonce aussi vigoureusement le mauvais usage qu'on en a fait. Il nous invite à distinguer rigoureusement entre la *description*, qui est le fait de l'histoire des religions, et l'*explication*, qui est du ressort de la philosophie ou de la théologie. Il démontre judicieusement qu'il est impossible de dégager une *essence* de la religion, sans faire violence aux religions et compromettre la révélation chrétienne. Relevons enfin ce jugement : « Il est certain que le fait de reconnaître une valeur à une religion n'implique nullement une reconnaissance de vérité... La sublimité d'une expérience religieuse, si impressionnante soit-elle, n'est pas forcément une preuve de vérité authentique » (p. 42). Cette mise au point était nécessaire. — La deuxième partie est historique : comment, des pères apologistes à nos jours, la théologie chrétienne a-t-elle *expliqué* l'existence des reli-

gions ? Une analyse rapide permet à M. Kraemer de conclure que personne encore n'a vraiment résolu le problème sans sacrifier soit la vérité chrétienne soit le fait de l'existence des diverses religions, deux erreurs également contraires aux données bibliques. — Dans une troisième partie, l'auteur essaie de dégager l'essentiel de ces données, en montrant qu'il faut abandonner les notions de révélation naturelle ou générale et centrer le problème sur la conscience religieuse. « La conscience religieuse de l'homme se trouve dans une situation dialectique ; et la relation de Dieu à cette situation dialectique doit également être interprétée dialectiquement ou, si l'on préfère, paradoxalement » (p. 122). Cette réflexion est guidée par une exégèse des textes essentiels : Actes 14 et 17, Rom. 1 : 18-32 et 2 : 1-16. — A vrai dire, nous ne pensons pas que l'auteur ait résolu la question : il a indiqué une marche à suivre et, en sortant le problème de l'ornière dans laquelle il était engagé, il a utilement préparé le terrain pour des recherches plus poussées.

BERNARD REYMOND.

JEAN-JACQUES DOTTRENS : *Enseignement religieux et éducation chrétienne*. Remarques et suggestions. Genève, Cahiers de « Foi et Vérité », n° 33-34, 1957, 56 p.

Dans ces quelques pages, le pasteur Dottrens se préoccupe surtout d'*instruction biblique*, dont les résultats actuels sont peu satisfaisants selon l'enquête, adroite mais très limitée, qu'il a organisée dans des paroisses vaudoises. — Il propose une réforme qui s'inspirerait des idées de « L'Education nouvelle » qu'il décrit de façon sommaire. Il cite par contre d'intéressantes expériences étrangères. L'essai se termine par l'esquisse d'un enseignement religieux idéal. — Les nombreuses suggestions et les résultats des recherches personnelles qui s'y trouvent cités mériteraient de plus longs développements pour être justement appréciés.

PIERRE FURTER.

M.-A. GENEVOIS, dominicain : *Le mariage selon le dessein de Dieu*. Paris, Editions du Cerf, 1957, 265 p.

Tout en se gardant fort opportunément de procéder à une « initiation sexuelle », l'auteur offre ici une véritable petite « somme » sur le mariage, selon la doctrine catholique romaine (car tel est, selon lui, « le dessein de Dieu »). Il faut reconnaître à ce livre, primitivement destiné aux étudiants et étudiantes catholiques, une grande clarté, et féliciter l'auteur pour sa finesse psychologique, appuyée sur une fructueuse expérience de confesseur. Les sujets les plus délicats sont abordés avec tact et élégance : ce n'est pas un moindre mérite. Mais n'est-il pas regrettable qu'un talent aussi bien adapté au sujet traité doive user le meilleur de lui-même à composer avec les prescriptions minutieuses de la casuistique ? On reste confondu devant toutes les arguties que la doctrine catholique requiert de qui veut l'illustrer. L'auteur veut s'appuyer sur les textes bibliques, et c'est bon signe que ses lecteurs catholiques exigent de telles preuves. Mais où trouver, par exemple, dans le Nouveau Testament, la preuve que Jésus lui-même a ordonné le sacrement de mariage ? Le récit des noces de Cana est une plate-forme pour le moins étroite ! Notons que le P. Genevois ne s'est pas risqué à parler des mariages mixtes : on peut bien essayer de faire passer la doctrine vaticane pour libérale... mais à condition de ne pas aborder certains sujets !

BERNARD REYMOND.

J. K. S. REID : *The Biblical Doctrine of the Ministry*. Scottish Journal of Theology Occasional Papers, n° 4, 1955, 47 p.

Cette brève étude s'inscrit dans la ligne de la recherche actuelle sur le ministère et la structure de l'Eglise et dans le contexte des entretiens entre l'Eglise anglicane et l'Eglise d'Ecosse. De manière logique et précise, l'auteur fonde son travail sur le ministère du Christ, défini essentiellement par le terme de diakonos, qui n'exclut pas le principe hiérarchique ; le ministère des douze est décrit en fonction de celui du Christ, et il comporte un aspect de gouvernement de l'Eglise. L'apostolat ne prend pas fin avec les Douze, mais il se poursuit sous la forme de l'épiscopat historique ; à ce sujet, J. Reid s'appuie surtout sur les études de Ramsey et de Manson, et aborde les différentes questions posées par ce ministère : sa nature, sa transmission. Pour sa part, l'auteur en reconnaît la légitimité historique et la nécessité, pour sauvegarder le caractère apostolique de l'Eglise et la validité du ministère. Il appartient au *bene esse* de l'Eglise, mais aussi à son *plenum*.
EDOUARD DISERENS.

JEAN GALOT, S. J. : *Le cœur du Père*. Paris-Louvain, Desclée De Brouwer, 1957, 208 p. Museum Lessianum — Section ascétique et mystique.

Avec cet ouvrage, le P. Galot poursuit une série d'études de spiritualité où il a déjà donné *Le cœur du Christ*, puis *Le cœur de Marie*. Ces titres révèlent l'intention de l'auteur, qui est d'éveiller le sens de la proximité de l'amour divin en ceux qu'une foi informe tient à l'écart de ce courant de vie. La méditation est souvent riche, certaines paraphrases bibliques sont suggestives. On suivra volontiers le P. Galot lorsqu'il rappelle que la paternité divine ne se modèle pas sur nos paternités humaines, Dieu « n'ayant de personnalité que paternelle » (p. 25) ; on appréciera également le chapitre qui traite de « la réponse filiale », qui est foi et confiance. Mais le style est bien fleuri (que d'adjectifs émerveillés !) et l'effort de l'auteur pour dégager une « psychologie » de Dieu est contestable.
CLAUDE BRIDEL.

J. D. HUGHEY Junior : *Religious freedom in Spain ; its ebb and flow*. London, The Carey Kingsgate Press, 1958, 211 + VII p.

La situation religieuse espagnole provoque si souvent des controverses passionnées que l'auteur — pasteur baptiste américain — doit être félicité pour la méthode et le ton de son travail académique. — Il s'est limité à décrire les législations, et leurs interprétations espagnoles, qui ont réglé au cours des siècles la situation confessionnelle en Espagne. Il prouve ainsi que la recherche, puis la défense, de l'unité politique et à travers elle, de l'unité spirituelle de l'Espagne, est à l'origine de l'intolérance espagnole. Son analyse minutieuse de la vie politique agitée du XIX^e siècle souligne la force, encore actuelle, de cette idéologie. Si les libéraux et les républicains ont défendu la tolérance et la liberté religieuses, ce fut surtout par anticléricalisme ou par opportunisme politique. La situation actuelle lui paraît d'autant plus pénible que le régime franquiste a obtenu la caution des puissances occidentales. — Ce travail est complété par un index, une excellente bibliographie, et de nombreuses références très précises, mais qui renvoient parfois à des ouvrages de seconde main. L'analyse de l'évolution de l'intolérance espagnole à la fin du moyen âge est

limitée à l'essentiel et il aurait été très important de ne pas centrer l'étude uniquement sur la situation du protestantisme, mais d'envisager aussi la situation de l'Islam et du judaïsme d'une manière systématique.

PIERRE FURTER.

PAUL GOHLKE : *Die Entstehung der aristotelischen Prinzipienlehre*. Tübingen, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), 1954, 116 p.

On sait que les ouvrages d'Aristote, contrairement à ceux de Platon, ne nous sont pas tous parvenus et qu'un curieux renversement des choses a fait que nous connaissons la partie technique de l'œuvre aristotélicienne, que le public ancien ignorait avant l'époque de Cicéron, tandis que nous avons perdu la partie populaire de cette œuvre, que les anciens connaissaient seule. De plus, l'histoire des écrits techniques est obscure et l'état de ces textes bourrés de redites et de corrections exige une explication. Quelle est la forme primitive de ces ouvrages ? Quel est l'ordre chronologique de ses parties et des adjonctions ? Les adjonctions sont-elles l'œuvre d'Aristote lui-même ou d'un de ses successeurs ? Autant de problèmes auxquels se sont attachés des savants comme Werner Jäger, qui a tenté en 1923 de décrire l'évolution de la pensée du Stagirite, comme J. Zürcher qui, en 1952, a soutenu une thèse audacieuse : les écrits techniques d'Aristote ne sont pas d'Aristote, mais de son successeur, Théophraste, ou comme Paul Gohlke. — Le présent livre, le troisième d'une série, achève d'examiner l'origine des écrits d'Aristote, que nous avons conservés. Le premier ouvrage avait paru à Berlin en 1936 ; il était consacré à la logique. Le second, paru à Vienne en 1944, traitait de l'éthique, de la politique et de la rhétorique. Le troisième étudie l'origine de la physique et de la métaphysique. — Paul Gohlke, qui est connu d'autre part par ses traductions d'Aristote, est un conservateur en ce sens qu'il laisse à Aristote la responsabilité des ouvrages qui nous ont été transmis sous son nom. Selon lui, nos textes, jusque dans leurs adjonctions, sont bien d'Aristote. Le savant critique s'est appliqué cependant à distinguer les couches de la rédaction et leur ordre chronologique. Il étudie d'abord d'une manière particulière certains passages délicats, comme le livre VII de la Physique et le livre Z de la Métaphysique, et certains thèmes doctrinaux caractéristiques, comme la doctrine de la puissance et celle du moteur immobile. Puis il expose à la fin de l'ouvrage ce qu'il reste à connaître pour avoir sur la composition de la Physique et de la Métaphysique une vue d'ensemble. Ses résultats sont résumés aux pages 106 et 114. Les plus importants, selon l'auteur lui-même, sont la découverte du caractère tardif de la doctrine de la puissance et mise en lumière de la rédaction tardive des livres 11 et 12 (Kappa et Lambda) de la Métaphysique. En quoi l'auteur ne s'accorde guère avec Jäger.

FERNAND BRUNNER.

JEAN BRUN : *L'épicurisme*. Paris, Presses Universitaires de France, 1959, 125 p. Collection « Que sais-je ? », 810.

Excellent ouvrage, riche, documenté, nourri d'une véritable culture. L'auteur recourt à l'histoire, partiellement, pour situer Epicure, et à l'histoire de la philosophie, essentiellement, pour tracer de remarquables comparaisons. Il insiste sur l'humanisme de ce matérialisme : pour la première fois l'homme est seul, sans les dieux qui ne se soucient aucunement de lui. Mais il souligne fort heureusement que cet humanisme n'est pas du tout, comme on le prétend trop souvent, un humanisme scientifique : entre les extrapolations audacieuses

des philosophies scientifiques, qui tracent l'origine de toutes choses et dont les auteurs semblent avoir assisté à l'Evolution dès ses débuts, et le matérialisme antique, il n'y a pas de commune mesure. « Epicure, nous dit M. Brun, ne s'intéresse absolument pas aux sciences » (p. 115) ; il convient de ne pas l'oublier quand on compare superficiellement l'atomisme contemporain des savants et celui d'Epicure.

J.-CLAUDE FIGUET.

NICOLAI DE CUSA : *De pace fidei*. Ediderunt commentariisque illustraverunt Raymundus Klibansky et Hildebrandus Bascour. Londini in aedibus Instituti Warburgiani, 1956, 136 p. (Mediaeval and Renaissance Studies, supplement III.)

M. Raymond Klibanski, professeur à l'Université de Montréal, est un spécialiste de Nicolas de Cuse, puisqu'on lui doit en particulier une édition du *De docta ignorantia*, publiée à Leipzig en 1932 avec le concours de E. Hoffmann. L'édition qu'il donne ici, avec le P. H. Bascour, du *De pace fidei*, auquel s'ajoute la lettre à Jean de Ségovie du 29 décembre 1453, est un modèle du genre. Elle est précédée d'une préface étendue en latin consacrée à l'époque où l'ouvrage a été écrit, à la transmission du texte, à la langue et aux sources du Cusain et aux témoignages des auteurs des XV^e et XVI^e siècles. A l'apparat critique s'ajoute la mention des sources, des passages parallèles et des témoignages. Des notes érudites étendues sont rejetées à la fin du volume, où l'on trouve aussi quatre index différents. Ajoutons que cet ouvrage, orné de plusieurs planches, est, comme tous ceux de la collection où il paraît, d'une belle présentation. — Le *De pace fidei*, écrit par Nicolas de Cuse sous l'impression terrible de la prise de Constantinople, est un livre très curieux qui rapporte la vision d'un homme ayant assisté à la réunion devant Dieu d'une élite de représentants des différentes religions. L'objet de l'auteur est de montrer qu'il y a une seule et même religion sous la diversité des rites. Il ne s'agit pour personne de changer de foi, mais de découvrir la foi unique qui est présumée partout. Il est donc possible d'arriver à un concordat universel et à la paix religieuse perpétuelle.

FERNAND BRUNNER.

ANDRÉ ROBINET : *Correspondance Leibniz-Clarke présentée d'après les manuscrits originaux des bibliothèques de Hanovre et de Londres*. Paris, Presses Universitaires de France, 1957, 224 p.

C'est une nouvelle édition critique de l'excellent éditeur des *Principes de la nature et de la grâce* et de la *Monadologie*. André Robinet y use de la technique inaugurée par ses travaux précédents : il distingue les variantes et traduit l'aspect des manuscrits en se servant d'artifices typographiques. Cette célèbre correspondance Leibniz-Clarke est présentée d'une manière suggestive en cinq sections. Chacune d'elles est munie d'une brève introduction donnant les indications indispensables sur les circonstances de la correspondance. L'éditeur a ajouté encore les lettres ou les fragments de lettres inédits ou non où il est question de cet échange entre le philosophe de Hanovre et le newtonien Clarke. C'est ainsi qu'apparaît la personnalité attachante et bien ignorée jusqu'ici de la princesse de Galles, auparavant Wilhelmine-Charlotte von Anspach, que l'éditeur considère comme une des « princesses sacrées » de la philosophie, avec Elisabeth, Sophie-Charlotte et la duchesse d'Orléans. — On sait que la correspondance Leibniz-Clarke date de la fin de la vie de Leibniz et porte sur les questions de métaphysique qui pouvaient séparer Leibniz et Newton. Leibniz

y présente ainsi sa conception de l'action de Dieu sur le monde, son principe de raison suffisante, sa doctrine de la matière, de l'espace et du temps, etc. Un index des matières permet de retrouver facilement ces différentes questions.

FERNAND BRUNNER.

JEAN CAZENEUVE : *La philosophie médicale de Ravaisson. Ravaisson et les médecins animistes et vitalistes*. Paris, Presses Universitaires de France, 1958, 149 p.

Dans sa première partie, ce livre est une étude de sources et d'influences. Ravaisson doit beaucoup à Van Helmont, à Stahl, à Barthez, à Bichat. Ces médecins animistes ou vitalistes sont des philosophes : s'ils ne professent pas toujours une métaphysique explicite, ils proposent une philosophie de la nature et de la vie. Ravaisson s'en est inspiré, en opérant les transpositions nécessaires. Son monisme spiritualiste sera plus animiste que vitaliste : la nature est « l'histoire de l'âme ». C'est à cet aspect de la doctrine de Ravaisson que Jean Cazeneuve consacre la seconde partie de son exposé. La théorie de l'intuition procède de Stahl et annonce Bergson. (On regrette qu'il ne soit fait aucune allusion à Schelling.) — Les analyses de Jean Cazeneuve vont à l'essentiel ; elles indiquent les similitudes et les dissemblances avec une heureuse netteté, et mettent en pleine lumière les problèmes cruciaux. Certains points sont d'un intérêt particulièrement actuel : pour Van Helmont, la maladie est « une idée substantielle » ; cette théorie, reprise par Ravaisson, reparaît sous une forme modernisée dans la psychanalyse et la médecine psycho-somatique. Les remarques de Jean Cazeneuve, dans leur brièveté même, sont très suggestives. Que les psychiatres se hâtent d'en prendre connaissance ! — Il est dommage que la bibliographie soit insuffisante, surtout en ce qui concerne Stahl et Van Helmont.

JEAN STAROBINSKI.

NIETZSCHE : *Lettres à Peter Gast*. Introduction et notes d'André Schaeffner. Trad. de Louise Servicen. T. I-II. Monaco, Editions du Rocher, 1957, 355 + 360 p. Collection *Domaine musical*.

Au moment où l'édition nouvelle des œuvres de Nietzsche par K. Schlechta retient l'attention, il convient de signaler l'édition critique des lettres de Nietzsche à Peter Gast par André Schaeffner. Une longue introduction précise, avec une conscience et une précision historique remarquables, les rapports de Nietzsche avec le monde musical, avec Wagner principalement, le sens de ses jugements sur la musique et sur les musiciens, et l'importance qu'a eue Peter Gast. Des notes détaillées sont groupées de manière non seulement à éclairer le sens de chaque lettre, mais encore à donner, dans une lecture suivie, un raccourci saisissant de la vie de Nietzsche. — Profitons de cette occasion pour signaler et souligner l'effort digne d'admiration de P. Souvtchinsky, directeur de cette collection qui constitue aujourd'hui la meilleure introduction possible à la musique contemporaine. Aux *Ecrits d'Alban Berg*, commentés par Henri Pousseur, s'ajoute le fameux recueil intitulé *Avec Strawinsky*, où figure en entier et en français l'interview retentissant où le maître définit les tendances de sa production toute récente (il s'y ajoute des textes d'hommage signés des musiciens tout à fait contemporains Stockhausen et Boulez). La collection a publié en outre l'ouvrage d'esthétique musicale de Busoni, si rare et si curieux, ainsi que des lettres inédites de Debussy, des ouvrages sur ou de musiciens dodécaphoniques.

J.-CLAUDE PIGUET.

PAUL FRAISSE : *Psychologie du temps*. Paris, Presses Universitaires de France, 1957, 326 p. Bibliothèque scientifique internationale.

Etudier comment l'homme « réagit à la situation qui lui est faite de vivre dans le changement » (p. 10) permet de décrire la genèse de l'idée de temps. Adoptant le point de vue et la méthode de la psychologie du comportement, l'auteur passe en revue l'ensemble des conduites temporelles. — Un premier groupe de conduites temporelles constitue le *conditionnement au temps*. Le niveau de l'adaptation se situe ici sur le plan biologique. Les organismes sont soumis aux changements périodiques du milieu ; ils présentent eux-mêmes, d'autre part, des processus rythmiques. Parmi ceux-ci, il en est qui sont endogènes (battements du cœur, cycle respiratoire) ; les autres sont induits par les variations périodiques du cosmos (veille et sommeil, rythme de la température du corps, de certaines sécrétions). D'abord exogène, leur régulation devient endogène par induction. Ces rythmes organiques ne sont donc pas seulement des réactions réflexes, mais apparaissent, selon l'expression de Piéron, « comme un effet de l'expérience et une adaptation par anticipation aux changements » (p. 20). Sous l'influence du cycle nyctéméral, en particulier, ils engendrent des repères internes de l'heure, véritable *horloge physiologique*, dont l'existence a été mise en évidence non seulement chez l'homme, mais chez les arthropodes et les oiseaux. L'adaptation au temps peut être réalisée sous des formes moins élémentaires même chez l'animal. On connaît les travaux de Pavlov sur les réflexes conditionnés. Dans le conditionnement retardé, où une durée notable sépare le stimulus conditionnel du stimulus normal, l'animal se montre capable d'estimer pratiquement le temps. L'homme utilise aussi les repères organiques, mais cette aptitude est intégrée chez lui à des conduites plus complexes. — Avec le deuxième groupe de conduites, nous accédons au niveau de la *perception du temps*, « possible dans la mesure où nous saisissons en une relative simultanéité plusieurs phases successives du changement » (p. 65). Le présent psychologique a donc une épaisseur qui est déterminée par l'organisation d'une succession de changements et d'intervalles en une unité perceptive. Les unités perceptives se succèdent, séparées les unes des autres par de légers temps morts. La durée serait donc discontinue, ainsi que l'affirmait Bachelard contre Bergson. Déterminer à partir de quel seuil la perception de l'instantané et du simultané fait place à celle du durable et du successif, « c'est assister à la naissance perceptive du temps » (p. 100). Il faut tenir compte ici des processus de la réception sensorielle, qui ont chacun leur inertie ou latence propre. — Le troisième niveau d'adaptation est celui de la *maîtrise du temps*. « L'homme... est capable de se représenter des changements autres que ceux qu'il perçoit dans le présent » (p. 147). Les perspectives du passé et de l'avenir constituent notre *horizon temporel*. L'animal n'en présente qu'une ébauche parce qu'il ne peut s'évader des limites de la perception, alors que l'homme déploie consciemment les dimensions du temps. L'âge, le caractère, le milieu social déterminent une grande diversité d'horizons temporels : soumission ou résignation au présent, *carpe diem*, fuite vers le passé ou le futur. — Enfin l'auteur, utilisant surtout les travaux de Piaget, analyse la notion de temps, « la forme la plus achevée de l'adaptation au changement » (p. 246). L'enfant de 5 ans est incapable de percevoir la durée indépendamment de son contenu, incapable aussi de percevoir l'ordre de succession d'événements appartenant à deux séries différentes. Le progrès décisif s'accomplira vers 7-8 ans lorsque, ayant acquis des représentations de l'ordre et de la durée plus indépendantes de l'expérience concrète immédiate, il saura les mettre en relation. Mais ce n'est que vers

14-15 ans que la plupart des enfants arrivent à concevoir un temps homogène, indépendant de son contenu. Bergson a montré que ce temps abstrait, spatialisé, laisse « échapper l'aspect dynamique de l'expérience du devenir » (p. 278). Pouvait-il en être autrement ? « Des tentatives formées par l'homme pour se débarrasser de l'emprise du temps, il n'existe pas que des formes d'évasion. Une libération plus haute consiste moins à s'affranchir du temps qu'à le maîtriser : dépassement qui n'est possible qu'à la condition d'échapper au devenir » (p. 286). — La conclusion, on le voit, débouche sur la philosophie ; aussi bien est-ce tout l'ouvrage qui, en dépit de son orientation purement psychologique, offrira au philosophe de quoi alimenter sa réflexion sur le temps.

CHARLES FAVARGER.

ANDRÉ DE MURALT : *L'idée de la phénoménologie. L'exemplarisme husserlien*. Paris, Presses Universitaires de France, 1958, 400 p.

C'est là un ouvrage où l'auteur est tellement dans son sujet qu'il ne s'en distingue plus ; M. de Muralt réassume en effet la phénoménologie husserlienne au point qu'il ne semble plus nous en parler, mais la réécrire. Disons d'emblée que cette tentative est une réussite, magistrale par plus d'un côté. — L'introduction livre immédiatement une clef de l'ouvrage : l'intentionnalité, écrit M. de Muralt, n'a pas qu'une dimension. Du même coup toutes les ouvertures tracées par Husserl dans le réel gagnent à être inversées, et tous ses chemins à être parcourus à l'envers, car l'intentionnalité n'est que le parcours en zigzag des données phénoménologiques. — L'accent est donc mis d'emblée sur la réversibilité des chemins parcourus, c'est-à-dire sur une propriété logique de la pensée phénoménologique. Et c'est bien là une nouvelle thèse de l'auteur : que la phénoménologie, dans son fond, est une logique, plus précisément la logique formelle subjective, donc transcendantale. Affirmant cela, l'auteur entend dire que la phénoménologie n'est pas simplement une *description*, naïve et réaliste, des choses ; mais qu'elle n'est pas non plus simplement une *méthode* qui conduirait aux choses, un peu comme chez Descartes. Cela n'est pas le cas parce que, précisément, le chemin doit être parcouru dans les deux sens, de la méthode à la description et de la description à la méthode. La phénoménologie est donc bien une logique, constitutive et concrète, qui révèle à la fois la méthode qui conduit aux choses et les choses elles-mêmes, qui révèle donc le chemin lui-même, et non seulement l'une ou l'autre de ses extrémités. — L'ouvrage de M. de Muralt se présente de surcroît comme la mise en œuvre même des thèses qu'il étudie chez son auteur. M. de Muralt ne prétend donc pas tracer l'histoire de la phénoménologie, ni en dresser le tableau systématique ou l'exposé théorique, mais écrire la phénoménologie de la phénoménologie husserlienne. C'est à un Husserl redoublé que nous avons ainsi affaire là. — M. de Muralt vérifie cette réversibilité des chemins parcourus dans la dialectique de l'idée et du réel dont témoigne la science, ce qui lui permet de confronter magistralement Husserl à Platon. Or la science elle-même est une réalité dont l'idée est présumée ; l'idée de la science nous conduit donc à la science de cette idée, qui n'est autre que la logique. M. de Muralt montre alors comment la logique traditionnelle doit être envisagée selon ses deux dimensions : d'un côté elle s'élargit en philosophie, et de l'autre son objet devient « l'objet en général de la science en général » (p. 89), ce qui est définir la logique comme apophantique et comme ontologie — et comment cette logique formelle se prolonge à son tour dans les deux dimensions de la logique transcendantale exprimées par *Formale und transzendente Logik* et par *Erfahrung und Urteil*.

Le premier de ces ouvrages va en effet du formel à l'expérience, selon le point de vue de la description, tandis que le second remonte de l'expérience au formel, selon le point de vue transcendantal. — La phénoménologie, dans son sens profond, est donc bien une logique, qui échappe à la fois au psychologisme et au transcendantalisme. — La suite de l'ouvrage entraîne le lecteur dans des problèmes plus particuliers, destinés à illustrer la thèse fondamentale de l'auteur et à parcourir les nombreux méandres de la pensée husserlienne. On y trouvera des analyses, très fidèles au texte, consacrées aux deux objectivités (*Objektivität* et *Gegenständlichkeit*), au rôle du langage, modèle de monde déjà réduit, à la morphologie des significations, aux deux évidences de clarté et de distinction. Enfin l'ouvrage aborde le problème si contesté de la réduction transcendantale, où M. de Muralt, après discussion, s'engage dans la voie qui va du *cogitatum* au *cogito*, et, de là, à l'*ego*. Un bel et long index analytique termine ce livre. — On nous permettra une critique. A lire cet ouvrage, nous avons eu le sentiment constant que M. de Muralt « entrait » en Husserl d'un point de vue « antiquisant » et qu'il était tenté par là de « platoniser » ou d'« aristotéliser » Husserl à l'excès, alors que l'entrée par le néo-kantisme ou par la psychologie, ou même par Hegel, ne semble pas pouvoir en réalité être évitée. Je sais bien que M. de Muralt a, en cette question, Husserl avec lui, dont l'intention était bien de synthétiser Platon et Aristote en les dépassant. — Mais il y a plus grave. On sait en effet que la philosophie d'Aristote paraît boîteuse (elle le paraît en particulier à M. de Muralt), parce qu'on ne sait jamais comment s'y harmonisent le point de vue logique (distinction des substances première et seconde) et le point de vue ontologique (distinction de la substance et de l'accident) ; et l'on reçoit habituellement cette idée que la logique, chez Aristote, « a » portée ontologique. Or il me semble que Husserl, aux yeux de M. de Muralt, aurait eu essentiellement et principalement pour mérite d'harmoniser, si j'ose dire, Aristote. La théorie de la double intentionnalité permet en effet de comprendre aisément comment les deux points de vue logique et ontologique sont réunis. Husserl serait donc, à cet égard, un Aristote perfectionné, et, du reste, perfectionné par Platon. Comment ne pas avoir, dès lors, le sentiment d'un arrangement un peu trop « systématique » ? — Ce procès de tendance a finalement une cause réelle : c'est que M. de Muralt ne souligne pas assez une des composantes fondamentales de la phénoménologie : d'être essentiellement voie d'accès, et non exposition de résultats ; d'être une discipline « ouverte », au sens gonsethien, et non pas close sur elle-même. M. de Muralt, lui, s'en tient à la critique interne, et cette méthode lui réussit du reste admirablement ; mais empêche-t-elle de lui faire prendre la philosophie de Husserl pour un ensemble de propositions fermées sur elles-mêmes, dont il s'agirait de réaliser l'ajustement ? En un mot, la phénoménologie est-elle *vraiment* une logique ? — Mais à ce point, on le voit, le recenseur tend à se séparer de l'auteur qu'il étudie ; il préfère laisser ici libre cours à son admiration.

J.-CLAUDE FIGUET.

OTTO SAMUEL : *Die Ontologie der Logik und der Psychologie*. Eine meontologische Untersuchung. Köln, Kölner Universitäts-Verlag, 1957, XII + 336 p. Kantstudien, 74.

L'auteur appelle *x* la chose en soi de Kant et il désigne par *X* un quelque chose d'inconnu, d'indéterminé qui est pensé en même temps que *x*, un quelque chose qui serait comme le « mobile » logique, ontologique et métaphysique de l'opposition radicale entre *x* et toute apparence. L'étude de O. Samuel est un essai pour progresser dans la connaissance de ce *X*, pour autant qu'il soit relatif

à la logique et à la psychologie. — L'auteur nous avertit dans sa préface qu'il est kantien depuis l'âge de 18 ans et que sa réflexion philosophique doit tout à Kant, notamment le désir de le dépasser. Nous ne sommes cependant pas convaincu qu'il soit possible de dépasser Kant en lui restant fidèle et le présent ouvrage nous semble valoir plus par certaines de ses analyses de détails que par son attitude d'ensemble.

JEAN-BLAISE GRIZE.

LÉOPOLD MALEVEZ, S. J.: *Transcendance de Dieu et création des valeurs*. L'absolu et l'homme dans la philosophie d'Henry Duméry. Paris-Louvain, Desclée De Brouwer, 1958, 139 p. Museum Lessianum — Section philosophique, 46.

Si la liberté humaine n'est pas un pouvoir de ratification d'un ordre et des valeurs préexistants en Dieu, comme l'enseigne l'anthropologie traditionnelle, mais si elle est productrice d'ordre et de valeur, comme le veut tout un courant de la philosophie contemporaine, est-il légitime de conserver en théologie et en anthropologie une ontologie de la participation, qui définit la dépendance des êtres par rapport à l'Être, les attributs de Dieu et les capacités de l'homme ? Duméry ne le pense pas. Mettant en œuvre une quadruple réduction et une analyse de l'acte-loi, qui respecte les mouvements ascendant et descendant qui unissent l'homme à l'Absolu (cf. *Rev. théol et phil.* 1958, p. 206 ss.), Duméry en arrive à envisager Dieu, comme l'Un plotinien, au-delà de toute détermination, de tout ordre et de toute catégorie, d'où procède le *cogito* transcendantal, qui, lui, instaure l'être, le multiple, les déterminations. Il nous découvre non une théologie ontologique, où Dieu est l'Être et la source de toutes les déterminations, mais une hénologie. Quelles relations peut-il y avoir entre la théologie et l'anthropologie hénologiques, et la théologie et l'anthropologie ontologiques ? Tel est le problème étudié avec beaucoup de sagacité par le P. Malevez. Pour ce dernier, à l'aide d'une argumentation serrée, il ne peut y avoir une hénologie sans une ontologie, la procession implique la participation. Même Duméry recourt à la déduction et à l'intuition pour atteindre l'Un ; il reconnaît à celui-ci l'auto-discernement et la générosité, ne doit-il pas alors lui reconnaître aussi l'être, sinon l'Un serait privé de conscience ? De même en anthropologie, Duméry admet que la liberté pour être créatrice doit adhérer à la motion par laquelle l'Un veut nous attirer, sinon échappant à toute norme son œuvre serait arbitraire. De toutes les études critiques publiées jusqu'à maintenant sur les premières œuvres de Duméry, celle du P. Malevez est la plus incisive et aussi la plus positive. Limitée dans son objectif, cette critique est d'ordre philosophique, mais elle touche constamment à la théologie ; elle pose le problème de l'accord entre la théologie hénologique (procession) et la théologie ontologique (participation). Les prochains ouvrages de Duméry montreront certainement en quoi cet accord semble, de son point de vue, difficilement réalisable dans les termes où l'a établi le P. Malevez. GABRIEL WIDMER.

JEAN CAZENEUVE : *Les rites et la condition humaine*. Paris, Presses Universitaires de France, 1958, 500 p. Bibliothèque de philosophie contemporaine.

Parce qu'il est moins déterminé par l'instinct que l'animal, l'homme se trouve exposé à l'angoisse, prix de la liberté. Cette angoisse provient de la découverte du numineux, du mystère. Pour échapper à l'angoisse, l'homme essaie de suppléer à l'instinct défaillant en conditionnant toute son existence,

en élaborant le monde des règles. Chaque fois que dans ce monde le numineux fait son apparition, sous la forme de l'insolite essentiellement, il sera mis hors circuit par la sanction du tabou, rite négatif, ou, lorsqu'il s'impose inéluctablement sous la forme du devenir, il sera en quelque sorte exorcisé, assimilé à une règle, par le jeu de rites positifs, de passage par exemple. — Mais si le numineux est angoissant, c'est qu'il est puissant, et sa puissance peut être convoitée par l'homme assez hardi pour renoncer aux sécurités de la condition humaine et pour s'élancer dans le domaine magique du pur possible. — A ces deux attitudes opposées face au numineux s'en ajoute une troisième, synthétique, qui fait du mystère en tant que sacré l'archétype transcendant et participable, le garant de la condition humaine, du monde des règles. Telle est l'essence de la religion. — La thèse de M. Cazeneuve, que nous venons de résumer, ne prétend pas exprimer ce que le primitif pense lui-même de son attitude, mais bien fournir à l'observateur un schéma d'interprétation qui ne fasse pas violence aux faits constatés. L'auteur illustre et étaye son exposé d'une profusion d'exemples tirés de sa vaste information ethnographique. Des faits moins nombreux mais présentés avec plus de détail auraient peut-être été encore plus éclairants pour le lecteur qui n'a pas sous la main l'importante bibliothèque de références dont témoignent les utiles index qui terminent le volume. — M. Cazeneuve refuse prudemment d'attribuer une valeur historique à l'ordre thèse-antithèse-synthèse auquel il s'est conformé pour la clarté de l'exposé. Tabou, magie et religion peuvent fort bien être contemporains ou s'être succédé selon les lieux en des ordres divers. De même, prudence en ce qui concerne les rites religieux et les réalités auxquelles ils se réfèrent. Témoignent-ils d'une révélation du divin ou d'une recherche humaine ? La science ne saurait trancher. La question est peut-être d'ailleurs oiseuse, car on voit mal comment révélation et recherche pourraient ne pas s'impliquer l'une l'autre en quelque mesure. — Reste une question qui n'est pas abordée. On constate au départ que l'homme est moins déterminé que l'animal. C'est un fait ! Mais le fait de qui ? De l'homme en qui reposerait alors toute la réalité du numineux ? Sinon, ne peut-on envisager que la condition humaine est justement le fait du mystère qui ouvre l'homme à sa présence afin qu'il le cherche, puisqu'il ne chercherait pas s'il n'avait déjà été trouvé ?

PIERRE GANDER.

HENRY DUMÉRY : *Phénoménologie et religion*. Structure de l'institution chrétienne. Paris, Presses Universitaires de France, 1958, 105 p. Initiation philosophique, 35.

La philosophie de la religion d'Henry Duméry a déjà et aura un profond retentissement. Le théologien doit en prendre connaissance ; il s'initiera à cette pensée difficile en lisant ce volume bref par le nombre de pages, mais dense par les thèmes qu'il aborde : restituer la genèse du christianisme et découvrir son sens à travers ses principales structures. A la lumière de la méthode phénoménologique, la religion chrétienne apparaît dans sa positivité, avec son contenu doctrinal, sa vie culturelle et sa morale communautaire ; elle se compose d'une mystique vécue, d'une symbolique expressive (mythes) et d'une organisation qui lui permet de se communiquer. Elle est donc une institution, au sein de laquelle les notions doctrinales et les événements historiques interfèrent pour structurer les rapports entre l'homme, l'histoire, le monde et Dieu. L'institution chrétienne dépend de l'institution juïque. Pour cette dernière, l'histoire est révélatrice, les patriarches, les rois et les prophètes sont des types, annonciateurs

du Messie ; à partir d'expressions particulières (Ecriture, Loi) elle vise à l'universalité. Le christianisme, religion historique, en affirmant la résurrection du Christ, comme l'événement central, transforme le futurisme prophétique en actualisme du salut, donne une date à l'avènement du Messie et une limite à la révélation à l'intérieur de l'histoire ; religion typologique, il fait de Jésus celui qui récapitule les prophéties et les promesses et revêt le titre de Seigneur et de Sauveur, à partir duquel il élaborera une christologie et une théologie trinitaire. Grâce à une reprise intellectuelle (dogmes) et cultuelle (sacrements), le christianisme accédera à l'universalité en usant de ces expressions particulières. Opposé à tout naturalisme, la religion chrétienne est un humanisme, « puisque seul l'homme fait l'histoire et lui donne un sens » (63). Il appartient au philosophe de décrire ses structures et de dégager l'originalité et l'authenticité de ses valeurs et de sa visée de l'Absolu. Pour montrer que le philosophe ne peut se désintéresser de la religion, Duméry retrace les étapes de la philosophie de la religion des présocratiques à aujourd'hui dans un appendice éclairant et suggestif. On ne saurait trop recommander la lecture de cet ouvrage qui suscite la réflexion et invite à lire les autres ouvrages du même auteur.

GABRIEL WIDMER.

ANDRÉ MARC, S. J. : *L'être et l'esprit*. Paris-Louvain, Desclée De Brouwer, 1958, 197 p. Museum Lessianum — Section philosophique, 44.

Disciple du P. Maréchal, le P. Marc a cherché à édifier une philosophie de l'être dans le prolongement d'une philosophie de l'existence, une ontologie qui ne fût pas un essentialisme ; son mérite fut d'user d'une méthode d'analyse réflexive et d'intériorisation pour dépasser les oppositions traditionnelles entre l'un et le multiple, l'être et le devenir. Ce dernier ouvrage fait voir comment s'agencent les volumes précédents, recensés dans notre revue au fur et à mesure de leur parution. Partant d'une analyse phénoménologique de l'idée d'être, le P. Marc démontre contre tous les tenants d'un réalisme ou d'un idéalisme naïfs que la conscience intentionnelle de l'objet est inséparable de la conscience de soi ; il est donc faux de privilégier l'esprit aux dépens de l'être comme le font les idéalistes, ou l'être aux dépens de l'esprit comme le font les réalistes matérialistes. Le conflit de l'être et de l'esprit occupe toute l'histoire de la philosophie de Duns Scot à aujourd'hui. Mais si l'on prend soin de définir l'être, sa nature et son sens, comme ce qui n'appartient pas seulement à la pensée et à l'objet déterminés et connus, mais aussi au domaine du préréflexif et du préprédicatif, l'« être-verbe » est alors « ce par quoi chaque être est soi, c'est-à-dire autoposition parmi d'autres » (102). L'acte d'être, comme acte de présence appelle l'acte de l'esprit, donateur de sens et condition de communication. L'originalité de cette dialectique consiste selon nous au rôle (malheureusement pas assez développé) que le P. Marc reconnaît au logos : « Il amène l'être à la parole, installant cette parole dans l'être, pour exprimer celui-ci » (15). Une telle ontologie, où l'être et l'esprit ont chacun des fonctions complémentaires, examine les rapports entre les consciences personnelles, la société et la communauté (l'économique, le politique, le culturel et le familial), entre les êtres, les esprits et Dieu. Les êtres sont au service des personnes ; mais la personne ne serait pas sans Dieu, dont la grâce lui est nécessaire pour triompher du mal et de la mort. Dans cette dialectique de l'approfondissement, Dieu apparaît comme l'Etre et comme l'Eventuel, « celui qui peut passer et se présenter dans l'histoire de l'humanité » (167). En Christ, Dieu est présent

à l'histoire, réalisant ce qui, pour la philosophie n'est que possibilité souhaitable, l'harmonie de l'humain et du divin. La positivité de la religion garde donc un sens précis pour la recherche philosophique. Utile complément aux importants volumes déjà publiés, cet ouvrage tient, entre autres, compte de la tentative de P. Thévenaz de trouver un accord entre l'analyse réflexive et la phénoménologie (44-52). La lecture du manuscrit laissé inachevé par P. Thévenaz, qui sera éventuellement publié, nous permet de dire que si la recherche du P. Marc a quelque chose de commun avec celle de l'auteur de *L'Homme et sa raison* à l'origine, son cheminement et sa conclusion en diffèrent profondément.

GABRIEL WIDMER.

GABRIEL LE BRAS : *Etudes de sociologie religieuse*. Tome I : Sociologie de la pratique religieuse dans les campagnes françaises. Paris, Presses Universitaires de France, 1955, 394 p.

Professeur à l'Ecole des hautes études, M. Le Bras a été l'initiateur des études de sociologie religieuse, et ses disciples et amis ont voulu rassembler en deux volumes l'essentiel des études publiées naguère dans diverses revues. — La lecture en est passionnante, et elle ouvre à notre compréhension de la vie paroissiale la dimension indispensable du temps. Elle aide à saisir dans le concret de quelle manière, entre les enseignements apostoliques sur l'Eglise et les paroisses actuelles, il y a la longue histoire de communautés humaines, dans leur vie changeante, nuancée, sensible à des événements contradictoires dont elle gardera parfois la marque pendant longtemps. — Ce premier volume comporte, après une « introduction à une enquête », des analyses de la vie religieuse dans l'histoire des campagnes françaises (exemple : l'organisation du diocèse d'Auxerre à l'époque mérovingienne ; état religieux et moral du diocèse de Châlons au dernier siècle de l'ancien régime) complétées par des notes de statistiques, classées par diocèses ; elles sont suivies par « cinq premières synthèses », auxquelles sont annexées les cartes religieuses (catholiques et protestantes) de la France, et que complètent les « conditions générales de la pratique religieuse ». Partis d'études très localisées et détaillées, et fondés sur toutes les remarques qu'elles contiennent, nous arrivons à des considérations nuancées sur les situations géographiques de la foi ou de l'incrédulité et sur leurs enracinements historiques. — A plusieurs reprises nous sommes mis en garde contre une vue erronée du passé : « La foi universelle et ardente des anciens âges m'est toujours apparue comme un mythe. Certes, il y a eu dans le passé une puissante tradition chrétienne, soutenue par des institutions fortes. Mais la tradition d'indifférence ou d'hostilité, moins vive sans doute, est-elle moins continue, et qui oserait contester les défauts de l'organisation ecclésiastique par quoi elle fut augmentée ? » — Et à la fin d'une esquisse de l'implantation historique et géographique de la foi en France, nous sommes invités à un jugement nuancé : « Les hommes d'Eglise ont toujours dénoncé le triomphe de l'irréligion, et les hommes irréligieux le triomphe de l'Eglise. N'est-il pas plus juste de dire que des traditions divergentes se sont toujours partagé notre pays : l'insoumission et l'obéissance, la dévotion et l'impiété se transmettent d'âge en âge, et les triomphes sont alternatifs et concomitants. Jamais la haine du prêtre et des sacrements ne se manifesta mieux qu'au moyen âge, en même temps que s'élevaient les cathédrales, que se multipliaient moines et pénitents... » — Il y a, dans ce regard lucide sur l'histoire, la source d'une considération plus exacte de notre situation actuelle, et sans doute d'une sorte d'optimisme modéré qui pourrait colorer notre façon de parler de la vie paroissiale. —

A quoi il faudrait joindre un esprit d'invention et de hardiesse. Lisez plutôt : « La paroisse n'est pas une création de Jésus-Christ ni de l'apôtre Paul... c'est une organisation ecclésiastique qui s'est faite à mesure des besoins et en vue de certains besoins... notre système paroissial actuel est fondamentalement un système constitué vers les années 800-850. » MAURICE SWEETING.

GUSTAV SIEWERTH : *Ontologie du langage*. Préface de Brice Parain. Texte français, introduction et notes par Marc Zemb. Paris, Desclée De Brouwer, 1958, 187 p. Textes et études philosophiques.

Ce texte de 35 pages nécessite une avalanche de notes, une introduction philosophique, biographique et philologique, une analyse statistique de la fréquence des structures verbales, une comparaison enfin des génies allemand et français, idéaliste et phénoménologique, siewerthien et non siewerthien. A quoi s'ajoute une préface claire et intéressante, d'une portée générale, de B. Parain. — En un mot, l'auteur a rédigé dans une langue difficilement intelligible des thèses sur le langage dont l'origine heideggerienne d'une part, et scolastique de l'autre, est évidente. Double carte que l'on joue du reste volontiers en Allemagne contemporaine... — Le traducteur a fourni là un effort remarquable, et son apport constitue une belle réussite. J.-CLAUDE PIGUET.

JEAN-G. LOSSIER : *Les civilisations et le service du prochain*. Paris, La Colombe, éd. du Vieux Colombier, 1958, 237 p.

Cet ouvrage est une « somme », fortement structurée par une idée directrice qu'on peut formuler ainsi : l'évolution des civilisations est telle que l'homme contemporain est menacé gravement dans ses rapports avec autrui ; rechercher la cause de ce danger, c'est travailler à le diminuer — c'est travailler à l'avenir de notre civilisation. — La matière de cet ouvrage est sociologique ; c'est des sociétés que l'auteur nous parle, davantage que des individus. Sa méthode est historique, mais son objet dernier est moral ; on ne saurait ainsi rêver synthèse plus accomplie : dans le temps (aucune grande époque n'est négligée), et dans l'espace (tous les groupes humains, civilisés ou non, sont mis à contribution). — Après avoir posé en termes généraux le problème des civilisations, J.-G. Lossier combat l'opposition simpliste du rationnel et du mythique où le mythique est trop souvent assimilé à l'irrationnel. Ses vues à ce sujet sont importantes, et le livre en tire sa substance. « Il n'est pas possible d'opposer simplement mythique et rationnel, en affirmant que le mythique peut être identifié à l'irrationnel. La pensée mythique accepte l'irrationnel ; elle le prend pour réel, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit elle-même irrationnelle... Cependant la différence entre le mythique et le rationnel vient de ce que le premier est tourné vers le passé... tandis que le second est braqué vers l'avenir... C'est donc avant tout devant le temps que la pensée mythique procède autrement que la pensée rationnelle, et de là découle que les civilisations religieuses ont une autre attitude devant l'histoire que la civilisation scientifique... (p. 27-28). — L'auteur peut suivre ensuite l'évolution de la figure des civilisations religieuses, puis des civilisations scientifiques, en travaillant ainsi à l'édification de la « civilisation du service », qui privilégie autrui sur soi, et l'amour sur la justice. — Les thèses de l'auteur sont originales ; une magnifique générosité les anime.

Sensible à la diversité du monde, J.-G. Lossier a ressaisi en l'unité d'une pensée fine, nuancée et extrêmement informée, un problème qui nous touche tous, et auquel, comme il le laisse entendre, la solution ne peut être, finalement, que morale.

J.-CLAUDE FIGUET.

BERNARD GROETHUYSEN : *Philosophie de la Révolution française*, précédé de *Montesquieu*. Paris, Gallimard, 1956, 306 p.

Cet ouvrage constitue la suite posthume du remarquable essai sur les *Origines de l'Esprit bourgeois en France*, dont seul a paru le premier volume (*L'Eglise et la Bourgeoisie*) en 1927. L'auteur dresse d'abord devant nous le vaste génie de Montesquieu, venu tout à point pour retrouver un ordre dans le chaos d'un monde qui s'était peu à peu dérobé à la synthèse chrétienne et au pouvoir unificateur de l'Eglise. Cet ordre se manifeste dans la texture des lois, dans un *esprit* législatif qui, mieux que le recours aux facteurs providentiels, permet de restituer un sens aux événements d'une histoire et aux mouvements d'un peuple. Avec Montesquieu, on voit s'achever l'émancipation des sciences morales et politiques, l'historien des idées abandonnant sans regret l'Absolu au théologien. — Après ce riche préambule, nous entrons dans le vif du sujet. Les principaux penseurs qui, de Descartes à Rousseau, ont préparé la doctrine révolutionnaire, nous sont présentés en des raccourcis originaux et toujours suggestifs. C'est enfin la notion de droit naturel qui se dégage et s'impose pour conduire à l'idée du contrat social et de la souveraineté de l'Etat, sous l'égide de la Volonté générale armée d'un double idéal : la liberté et l'égalité. — On admire en cet ouvrage la pénétration de l'analyse, le sens des grands mouvements de l'esprit, la vivante limpidité du style. C'est plus qu'une page d'histoire qui nous est ainsi restituée, c'est la genèse d'un monde nouveau dans son atmosphère mentale, dans les principes, les images, les modèles dont il s'est inspiré. Le philosophe, le juriste, le sociologue, le théologien trouveront grand profit à méditer ces développements et à en prolonger les lignes jusqu'à aujourd'hui.

RENÉ SCHAEFER.

HENRI THIBEAUD : *A Dieu et à Jésus-Christ par la philosophie*. Paris, Lethielleux, 1956, 336 p.

Etant entendu que le thomisme est la seule philosophie chrétienne valable (!), comme de nombreuses références à l'encyclique *Humani generis* nous le rappellent, l'auteur invite le lecteur à un curieux examen de conscience philosophique : « Suis-je bien thomiste ? » 231 pages sont consacrées à ce qui pourrait être une brève, mais décevante, histoire de la philosophie, si l'on n'abordait les diverses doctrines avec la même et immuable question : leur épistémologie permet-elle de démontrer rationnellement l'existence de Dieu, avec les mêmes preuves que celles de Thomas d'Aquin ? Seuls les philosophes qui ne furent pas thomistes, mais sont morts munis des sacrements de l'Eglise ont droit à quelque indulgence ! Passant ensuite à un exposé de son thomisme, l'auteur évite soigneusement une question primordiale pourtant : la philosophie officialisée par Pie XII est-elle soutenable ? Il préfère avancer à coups de jugements sommaires et d'affirmations qui masquent naïvement toutes les difficultés. La troisième partie révèle d'ailleurs assez dans quel esprit ce livre a été conçu : l'auteur veut prouver, par le moyen des miracles, que seule l'Eglise romaine détient la vérité ! — Nombreuses coquilles typographiques.

BERNARD REYMOND.

Cahiers d'Etudes biologiques, n^{os} 3 et 4. Paris, Lethielleux, 1957, 62 et 56 p.

Le Cahier n^o 3 est consacré au thème : *L'Origine de la vie sur la terre. Qu'est-ce que la vie ?* Il contient un exposé des connaissances acquises sur ce problème en géologie, en virologie et en biochimie, sur lesquelles ont été édifiées diverses hypothèses, actuellement incontrôlables. Deux articles éclairent le lecteur sur les positions de la dialectique marxiste et du spiritualisme dans ce domaine. A la question : « Fabriquera-t-on du vivant ? », neuf personnalités scientifiques répondent d'une manière nuancée. Un tel problème ne se résout pas par un oui ou un non : il faut d'abord savoir ce qu'on appelle du « vivant ». Le P. Carles étudie en guise de conclusion la position du chrétien face à la possibilité de « fabriquer du vivant » : il peut l'espérer, en douter, la nier même, mais non pas la craindre. — Le Cahier n^o 4 est consacré à l'*Hérédité*, au *Milieu*, et à la *Liberté* qu'ils laissent à l'homme. Avant de passer à ce dernier point, les divers auteurs des notices exposent les données classiques de la génétique, et montrent que le milieu ne peut modifier le génotype des individus. Une étude de P. Delost donne une explication à la formation des diverses races humaines. Abordant le problème de la liberté chez l'homme, P. Chauchard la considère comme le pouvoir de contrôle, de choix et d'invention donné par le grand développement du cerveau humain, pouvoir qu'il s'agit de développer et de cultiver, si on ne veut pas le perdre. L'abbé L. Barbey, partant d'une position plus philosophique (le rapporteur n'entend pas par là qu'elle soit moins légitime), aboutit à la conclusion que la liberté n'est exclue ni par le jeu de l'hérédité, ni par celui du milieu.

JACQUES BOVET.

BORIS DE SCHLOEZER et MARINA SRIABINE : *Problèmes de la musique moderne*. Paris, Editions de Minuit, 1959, 192 p.

Après avoir tenté de percer, dans un livre devenu classique, le mystère de J.-S. Bach (et celui de la musique tout entière), B. de Schloezer se tourne vers la musique moderne. Moderne, et non point contemporaine seulement ; car on peut être né au XX^e siècle et composer comme au XVIII^e ou XIX^e. — Cette musique moderne est en fait dodécaphonique, sérielle, puis électronique ; et l'auteur lui accorde le plus grand poids. Mû jadis par un magnifique sens cosmique, qui lui ouvrait les horizons de la profondeur et de l'intimité des musiques classiques, B. de Schloezer rationalise et intellectualise désormais le fait musical. Il est victime de ce mythe scientiste selon lequel, en art, les organes suffisent à créer la fonction. Dès lors le véritable problème, qui est de comprendre comment les mêmes organes peuvent exprimer des fonctions différentes, échappe ; pour B. de Schloezer, une gamme est une gamme, et trois sons sont trois sons, alors que le génie de Beethoven a toujours été de faire d'une gamme *autre chose* que ce qu'elle semble être. — Procès de tendance que nous intentons, qui n'ôte rien à l'admiration que nous portons aux auteurs, lucides, perspicaces, et terriblement intelligents. Mais leur tendance demande une réaction ; sinon on en viendrait à croire que toute règle, toute structure mentale pensée avec suffisamment de précision et de rigueur, équivaut à une œuvre d'art. Ce qui, en nos temps de décadence, est davantage qu'un risque : c'est un danger.

J.-CLAUDE PIGUET.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

F. J. DOELGER : *Lumen Christi*. Paris, Editions du Cerf, 1958, 117 p. Traduction de Marc Zemb.

Il s'agit de la traduction de l'ouvrage classique de l'auteur paru en Allemagne, sous le même titre, en 1936, puis réimprimé dans la collection « Antike und Christentum » (vol. 5, p. 1-44). Après deux admirables chapitres consacrés au thème de la lumière dans l'antiquité païenne, l'auteur analyse d'abord les premières salutations chrétiennes au Christ-Lumière chez Clément d'Alexandrie, les Actes de Philippe, Cyprien, etc., puis l'hymne d'Athénogène dont il situe l'origine au second siècle. Les deux derniers chapitres sont consacrés au lucernaire chrétien en Occident et à l'acclamation de la lumière dans les liturgies romaine et mozarabique. Vingt-cinq pages de notes et de développements critiques ajoutent encore à la valeur de cet ouvrage dont on est heureux de posséder une traduction française.

H. GOLLWITZER : *La joie de Dieu*. Commentaire de l'évangile de Luc. Neuchâtel et Paris, Delachaux et Niestlé, 1958, 331 p. Traduction d'Edouard de Robert et Jean Carrère.

L'édition allemande de ce commentaire avait paru, en deux volumes, chez deux éditeurs différents. On est heureux d'en posséder une traduction française, même si elle paraît parfois un peu lourde. Il s'agit moins, d'ailleurs, d'un commentaire que d'une suite de méditations et d'exhortations pratiques. Aussi les éditeurs n'ont-ils pas jugé nécessaire de faire figurer le texte évangélique en regard du commentaire. Lorsque le texte biblique est cité, il l'est dans la traduction de la Bible de Jérusalem. La qualité des réflexions de M. Gollwitzer ne comble pas notre attente d'un vrai commentaire populaire du troisième évangile.

JEAN-PAUL BENOIT : *Combats d'apôtres*. Paris, Société centrale d'évangélisation, 1957, 256 p.

L'auteur a été guidé par le souci de fournir une nouvelle présentation du Livre des Actes des apôtres, présentation construite elle-même sur un double schéma : le texte biblique est offert dans une traduction nouvelle, suivie, chapitre par chapitre, d'un commentaire dont on appréciera les caractères d'actualité et de vivacité.

KARL BARTH : *Commentaire de l'épître aux Philippiens*. Genève, Labor et Fides, 126 p. Traduction d'André Goy.

Traduction d'un commentaire populaire paru en allemand en 1927 déjà, ce petit ouvrage avait sa place bien marquée dans l'évolution de la pensée de son auteur. Barth désirait y répondre aux objections de méthode soulevées par la première édition de son grand commentaire de l'épître aux Romains. Aujourd'hui, il n'a rien perdu de sa valeur ; à cette brève épître, dont on fait trop souvent un joyau de simplicité humaine, l'exégète bâlois restitue son autorité et sa virulence apostoliques : « Humanité, mais humanité chrétienne, paulinienne » (p. 125).

GABRIEL BULLETT : *Vertus morales infuses et vertus morales acquises selon saint Thomas*. Fribourg (Suisse), Editions universitaires, 1958, XIII et 180 p. *Studia friburgensia*, 23.

L'un des problèmes les plus actuels de la théologie catholique est celui du rapport entre la nature et le surnaturel dans la coopération de l'homme à son salut. Le P. Bullett estime que saint Thomas, fidèle selon lui, à l'Écriture et aux Pères, a mis remarquablement en lumière le rôle de l'agir humain dans l'acquisition des vertus à partir de l'habitus infus. Notons la manière heureuse de l'auteur de concilier les fondements traditionnels de l'éthique thomiste avec les données actuelles de la psychologie.

FRANCIS HERMANS : *Ruysbroeck l'admirable et son école*. Textes pour l'histoire sacrée. Paris, Arthème Fayard, 1958, 240 p.

Consacré à l'illustre mystique flamand qui fonda un monastère de chanoines réguliers en 1354, cet ouvrage a le mérite de nous présenter un choix de ses œuvres et quelques textes émanant de son école. Une introduction vivante situe ces admirables méditations dans leur climat spirituel.

G. LAGNY : *Le réveil de 1830 à Paris et les origines des diaconesses de Reuilly*. Paris, Association des diaconesses, s. d., 196 p.

La fondation de la « Communauté des Diaconesses » en 1841, par le pasteur Vermeil, a marqué la naissance de la première communauté religieuse protestante en France. Au surplus, elle a été en étroites relations avec les différents mouvements de renouveau chrétien qui constituent, au début du XIX^e siècle, ce qu'on appelle le « Réveil ». En un récit alerte et solidement documenté, l'auteur décrit l'histoire de la Maison de Reuilly, les origines jusqu'aux « temps de stabilisation », qui se terminent en 1868.

HÉLÈNE J. KOCHER : *Mathilda Wrede*. 2^e édition. Genève, Labor et Fides, 1957, 168 p.

La vie admirable de l'amie des prisonniers finlandais a fait l'objet de maints ouvrages, parus notamment dans les pays scandinaves. On se réjouira de voir rééditer l'œuvre qui constitue, en langue française, la meilleure biographie de M. Wrede.

EMILE MARION : *La Suisse protestante*. Genève, Labor et Fides, 1957, 72 p.

L'auteur nous présente, en ces pages aussi claires que précises, les origines de la Fédération des Eglises protestantes de la Suisse (1920), et brosse un tableau suggestif de l'activité et du rayonnement de ce faisceau des Eglises cantonales, responsable du protestantisme suisse sur le plan fédéral et vis-à-vis de l'étranger.

B. FRAIGNEAU-JULIEN, P.S.S. : *L'Eglise et le caractère sacramentel selon M. J. Scheeben*. Bruges, Desclée De Brouwer, 1958, 292 p. Collection : Textes et Etudes théologiques.

Le grand théologien allemand Scheeben est surtout connu comme dogmaticien et moins comme ecclésiologue et pourtant, comme le montre d'une manière approfondie et savante le P. Fraigneau, sa doctrine de l'Eglise tient une place importante dans son œuvre : elle souligne la dépendance étroite entre le Christ et son corps dans la ligne augustinienne, inspirée d'ailleurs par la patristique et le rôle décisif de la théologie sacramentaire. On appréciera la manière dont l'auteur part de la christologie et de l'incarnation pour édifier sa réflexion ecclésiologique ; on lui sera reconnaissant de traiter avec quelque ampleur les sources de Scheeben et surtout sa méthode, si nouvelle au siècle dernier.

ALBERT HARTMANN, S.J. : *Vraie et fausse tolérance*. Traduit de l'allemand par A. Beshard. Paris, Editions du Cerf, 1958, 292 p.

Un chapitre initial permet à l'auteur de rappeler quelques jalons historiques, du moyen-âge à l'époque moderne, et d'exposer parmi d'autres, les positions de Castellion et de Lessing. La suite de l'ouvrage est consacrée à une présentation à la fois systématique et théorique du problème de la tolérance, dont on appréciera le caractère nuancé et précis. La conclusion est réservée à une discussion des rapports entre l'Eglise et l'Etat, où sont réaffirmées les distinctions classiques professées par l'Eglise romaine.

JACQUES ELLUL : *Leben als moderner Mensch*. Zürich, Zwingli-Verlag, 1958, 116 p.

Ce texte est une traduction de l'ouvrage paru en 1948 à Genève, dans la Collection du Centre protestant d'études, sous le titre « Présence au monde moderne ». Nous ne pouvons que nous réjouir que la pénétrante étude de J. Ellul soit accessible au public de langue allemande.

PIERRE BLANCHARD : *Jacob et l'Ange*. Bruges, Desclée De Brouwer, 1957, 232 p. Etudes carmélitaines.

Ce témoignage, où s'unissent l'investigation psychologique et la méditation spirituelle, s'adresse aux partisans de l'athéisme, qui affrontent Dieu et à ceux qui sont en quête de Dieu. On ne sera pas surpris de trouver en passant des critiques adressées à Sartre, alliées à une présentation vivante de la spiritualité augustinienne et thérésienne.

PIERRE SEROUE : *De la vie dévote à la vie mystique*. Bruges, Desclée De Brouwer, 1958, 446 p. Collection Etudes carmélitaines.

Plus en critique littéraire qu'en théologien, le P. Serouet aborde l'œuvre de sainte Thérèse d'Avila et de saint François de Sales pour mettre en lumière l'originalité de ce dernier, qui, comme la mystique espagnole, se réfère à une expérience vécue plus qu'à des sources écrites. L'influence de sainte Thérèse s'est fait sentir à une époque où l'auteur du *Traité de l'amour de Dieu* a déjà sa propre doctrine. On retrouve chez l'un et chez l'autre ce souci de traduire l'amour de Dieu dans des œuvres, le rôle primordial de la prière et le zèle apostolique.

GASTON SALET, S.J. : *Le Christ, notre vie*. Tournai-Paris, Casterman, 1958, 204 p.

Le P. Salet a réuni dans ce volume quatre études parues antérieurement, et consacrées à des problèmes de théologie spirituelle. Appuyées sur une connaissance approfondie des Pères de l'Eglise, notamment d'Augustin, elles apportent des éléments fort intéressants sur plusieurs questions touchant le mystère du Christ, les rapports de la loi et de la grâce, et représentent une féconde contribution à la spiritualité christologique.

MAGDA MARTINI : *Présence de l'Esprit*. Paris, Berger-Levrault, 1959, 206 p.

L'intention de l'auteur est de faire revivre quelques personnalités en lesquelles l'Esprit a été à l'œuvre au cours des siècles, et de présenter les moments principaux d'une ligne qui, de la Pentecôte à nos jours, démontre la persistance, la fidélité de la puissance divine à l'œuvre dans l'Eglise ou dans des courants para-ecclésiastiques.

AEMILIANA LÖHR : *Les mystères de la Pâque*. Paris, Editions du Cerf, 1957, 267 p.

Paru en Allemagne, en 1957, sous le titre *Die heilige Woche*, cet ouvrage était destiné à réagir contre une certaine « stabilisation » (p. 11) du mouvement liturgique catholique romain, dont les origines, en Allemagne, datent des années qui précédèrent la première guerre mondiale. Il s'agit d'une méditation, pleine de ferveur, sur la liturgie de chaque jour de la Semaine sainte. Cette méditation ne laisse pas de trahir des positions théologiques parfois surprenantes, bien que l'auteur s'en réfère constamment aux textes scripturaires qui jalonnent la liturgie de son Eglise.

HANS URS VON BALTHASAR : *La prière contemplative*. Traduit de l'allemand par Robert Givord. Paris, Desclée De Brouwer, 331 p. Collection Présence chrétienne.

Hors des différents aspects de la Révélation chrétienne, la prière est menacée de sombrer dans la distraction et l'incohérence ou dans la tiédeur et la grisaille ; pour donner une structure à la contemplation, H. U. von Balthasar en reprend les bases dans l'Ecriture, où s'affrontent la méditation de l'enfer et du péché, et celle du salut, à la lumière du Christ. Une telle initiation qui réintroduit les richesses des méthodes contemplatives dans la vie quotidienne d'aujourd'hui mérite une lecture suivie et ne peut être simplement résumée.

CHARLES JOURNET : *La volonté divine salvifique sur les petits enfants*. Bruges, Desclée De Brouwer, 1958, 195 p.

L'auteur essaie de répondre à la question du sort des enfants morts sans baptême. L'ouvrage comprend sept chapitres traitant successivement de l'étendue du dessein salvifique de Dieu, des limbes des enfants, des enfants morts au moment de l'éveil de la raison, des enfants baptisés mais non conscients de leur baptême et des récentes controverses sur le baptême des petits enfants. En plus d'une revalorisation de la doctrine traditionnelle des limbes, cet ouvrage est une illustration, sur un point particulier, de la doctrine catholique romaine sur le péché et la grâce. A ce titre, il est caractéristique.

DOM GASPAR LEFEBVRE, O.S.B. : *L'Esprit de Dieu dans la Sainte Liturgie*. Paris, Arthème Fayard, 1958, 125 p. Collection « Je sais — Je crois ».

La position générale de cet ouvrage intéressant s'exprime dans ces lignes de l'introduction : « La descente du Saint-Esprit sur les Apôtres ouvre une phase toute nouvelle dans l'histoire du salut dont Dieu le Père a pris miséricordieusement l'initiative, *non seulement* en nous envoyant son Fils comme médiateur de réconciliation, mais aussi en nous faisant ensuite don de Celui qui devait *vivifier divinement l'Eglise*, et *compléter* par elle l'œuvre du Sauveur. » L'auteur suit les temps successifs de l'année liturgique et termine son étude par un chapitre sur la dévotion au Saint-Esprit dans la Sainte liturgie.

G. ROTUREAU : *Amour de Dieu et amour des hommes*. Bruges, Desclée De Brouwer, 1958, 216 p.

Il y a une dialectique de la charité, qui se fonde sur l'amour de Dieu pour les hommes et qui appelle en retour l'amour des hommes pour Dieu ; l'Ecriture la manifeste dans ce que l'Eglise nomme dogme de la création et de la rédemption. La philanthropie chrétienne s'enracine en elle pour instaurer une morale de la personne. On saura gré au R. P. Rotureau d'insister dans la ligne de la spiritualité oratorienne sur le fait que cette philanthropie ne se confond pas avec celle de l'incroyant.

PAUL WINNINGER : *Vers un renouveau du diaconat*. Bruges, Desclée De Brouwer, 1958, 214 p.

Faute de prêtres, l'Eglise romaine revalorise le ministère diaconal en fonction de la liturgie, des missions. Faire le point de cette rénovation, tel est l'objet de cet ouvrage suggestif, qui approfondit certaines perspectives ouvertes en France par le P. Congar, en les appuyant sur des expériences réalisées en Allemagne et sur les fondements du droit canon.

JEAN GALOT, S.J. : *L'Esprit d'amour*. Bruges, Desclée De Brouwer, 1959, 252 p. Museum Lessianum, Section ascétique et mystique.

Constituant en quelque sorte un cours traité de pneumatologie, cet ouvrage cherche à dégager le Saint-Esprit des prises abstraites par lesquelles on l'a trop souvent déformé, et à le présenter comme étant « en nous le principe de la vie divine » (p. 176). A partir de cette intuition, le Saint-Esprit apparaît comme la source d'une œuvre de Dieu qui se manifeste dans la vie du Christ (Incarnation, Rédemption), dans celle du chrétien (union au Fils et au Père, sanctification), et, dans la réalité de l'Eglise, corps mystique, où le principe d'unité est essentiellement spirituel (cf. p. 225).

ROGER MEHL : *Le vieillissement et la mort*. Paris, P.U.F., 1956, 137 p. « Initiation philosophique. »

Nul n'était mieux préparé que M. Roger Mehl, professeur à l'Université de Strasbourg pour traiter cet important sujet. Ceux qui connaissent les remarquables études qu'il a consacrées à la *Condition du philosophe chrétien* et à la *Rencontre d'autrui* retrouveront dans ces pages graves et lucides les qualités d'analyse, de pénétration qui en sont la marque. « Achèvement, mais non accomplissement, voilà le visage de la mort. Voilà aussi son paradoxe. » Cette formule, qui ferme la mort sur elle-même en l'ouvrant sur l'au-delà, indique le thème général de l'ouvrage.

JOSEPH DE TONQUÉDEC, S.J. : *La philosophie de la nature*. 1. La nature en général. Paris, P. Lethielleux, 1956-1957. 3 vol. de 105 p., 279 p. et 186 p.

Edition refondue d'un ouvrage plus ancien, ce cours de cosmologie thomiste dû à l'un des pionniers de la néo-scholastique en France se signale par sa fidélité à Aristote et à saint Thomas, et par son souci de confronter leurs positions avec celle des philosophes de la première moitié de ce siècle. Mais où trouver dans ce prétendu cours un affrontement fécond avec la physique d'aujourd'hui ? Il y a pourtant quelque chose de changé depuis 1920. Les thomistes eux-mêmes s'accordent pour reconnaître que le point de vue de l'auteur est quelque peu dépassé.

STANISLAS BRETON : *Situation de la philosophie contemporaine*. Paris-Lyon, Vitte, 1959, 199 p. Centre d'études de Carthage, 1.

Deux chapitres, l'un sur le marxisme en fonction des concepts de révolution et de négativité, l'autre sur les philosophies existentielles et leurs conceptions de la liberté, illustrent la thèse que les courants actuels de la philosophie prennent « conscience d'une situation historique bien déterminée... la crise des fondements de notre civilisation. » (26). Ouvrage qui se recommande aux étudiants par sa clarté et sa perspicacité.

WALTER EHRLICH : *Philosophische Anthropologie*. Tübingen, Max Niemeyer, 1957, 124 p.

Après avoir publié une *Esthétique*, une *Sociologie*, une « *Geistesgeschichte* » et une *Ethique*, l'auteur s'efforce de situer l'homme dans son univers de sensa-

tions, de sentiments, de connaissances et de volitions. Il conclut en développant des vues synthétiques sur l'unité de la nature humaine conçue dans sa perspective structurelle et téléologique.

GOTTFRIED MARTIN : *Einleitung in die allgemeine Metaphysik*. Kölner Universitäts-Verlag, 1957, 152 p.

Cette introduction, qui s'appuie sur des thèmes et des textes classiques, conclut par une affirmation de sagesse : les objections dirigées contre la métaphysique ne sauraient triompher d'elle. Certes les problèmes qui la concernent demeurent insolubles ; ils sont « aporétiques » de nature. Ils convergent tous, cependant, vers une question fondamentale, qui ne saurait être éludée, celle de l'être.

HERMAN NUNBERG : *Principes de psychanalyse. Leur application aux névroses*. Traduit par Anne-Marie Rocheblave. Paris, Presses Universitaires de France, 1957, 415 p.

Cette importante monographie fut publiée en allemand en 1932. L'actuelle traduction française est précédée d'un court avant-propos de S. Freud qui voit dans cet ouvrage « la présentation la plus complète et la plus précise que nous ayons aujourd'hui d'une théorie psychanalytique des processus névrotiques ». Il s'agit là, effectivement, d'une étude sérieuse centrée autour des affections mentales et des processus de défense organisés par le moi. Un dernier chapitre développe les principes théoriques de la thérapeutique psychanalytique. Abondante bibliographie et riche index.

SIMON MOSER : *Metaphysik einst und jetzt. Kritische Untersuchungen zu Begriff und Ansatz der Ontologie*. Berlin, Walter de Gruyter et Co., 1958, 294 p.

Cet ouvrage a pour fil directeur le problème de l'être tel qu'il se pose à partir d'Aristote pour rejoindre, à travers saint Thomas, Suarez et Nicolai Hartmann, l'ontologie contemporaine, celle de Heidegger, en particulier. Un dernier chapitre est consacré à la philosophie de la technique et aux questions qu'elle soulève dans le cadre d'une école professionnelle. L'information en est riche et l'exposé vivant.

EDOUARD LESCAZE : *De l'étoile à l'homme. Introduction à la pensée de Teilhard de Chardin*. Genève, Cahiers de « Foi et Vérité », 30 p.

Nous avons apprécié ces pages claires et vivantes qui, sans apporter des vues nouvelles sur la pensée du P. Teilhard, constituent une utile introduction à la lecture de l'œuvre et sont accompagnées de quelques textes choisis brefs, mais suggestifs.

N. M. LUYTEN, A. PORTMANN, K. JASPERS, K. BARTH : *Immortalité*. Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1958, 69 p.

Ces conférences, prononcées à la radio de Beromünster, abordent avec autant de franchise que de respect le grave problème de l'au-delà. Le savant (Portmann) déclare qu'on ne saurait attendre une vérité sur cette question-limite, les philosophes (Luyten, Jaspers) voient dans l'immortalité, non une constatation de fait, mais une conquête capable d'assurer à notre vie, hypothétiquement, son épanouissement, le théologien protestant (Barth) définit son attitude comme une espérance craintive, mais confiante en Celui qui seul possède l'immortalité et peut en disposer.